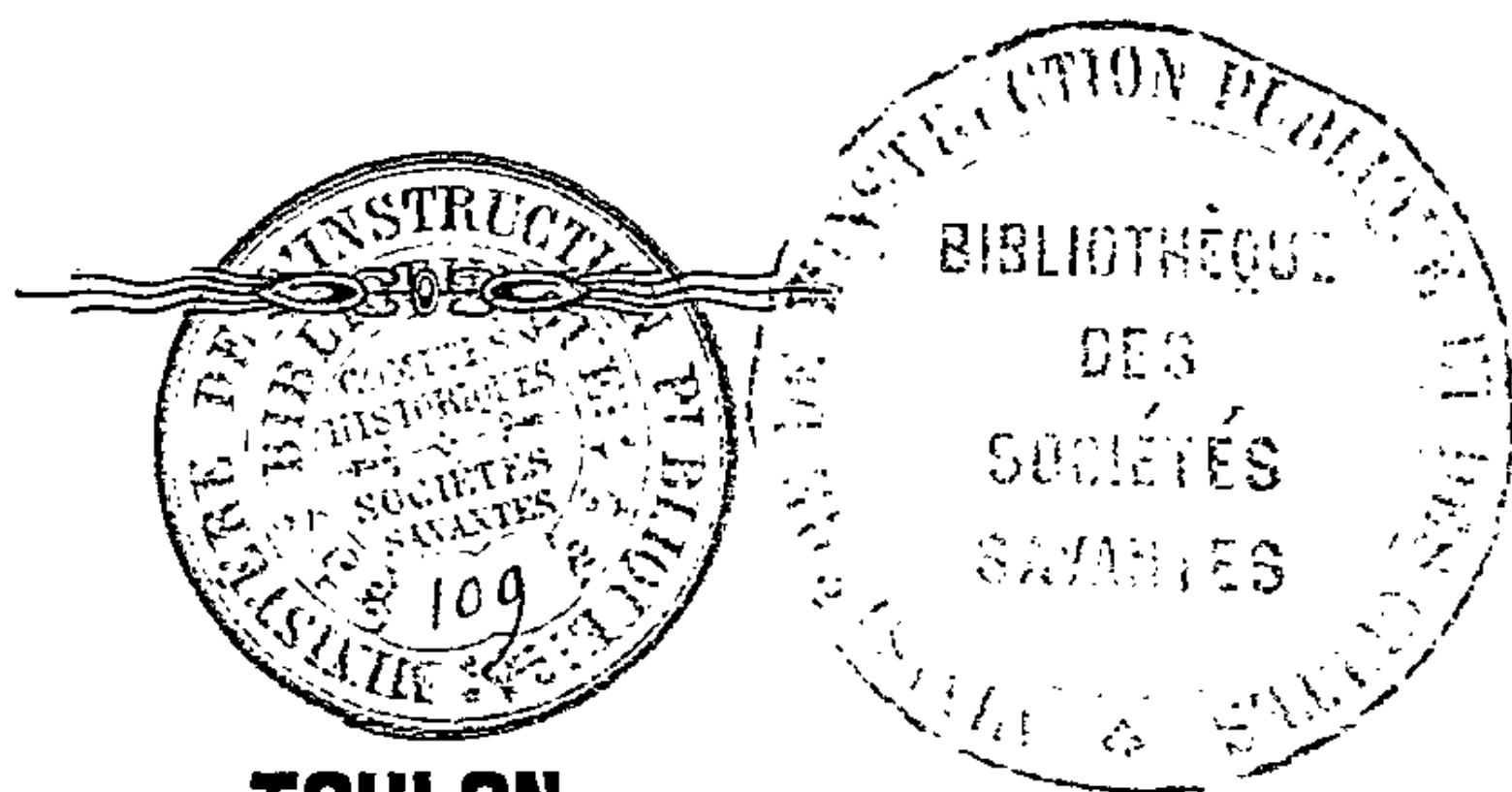


BULLETIN
SEMESTRIEL
DE LA SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS
DU DÉPARTEMENT DU VAR,
SÉANT A TOULON.

Sparsa colligo.

Dix-Neuvième Année. — N° 2.



TOULON,
IMPRIMERIE D'E. AUREL, RUE DE L'ARSENAL, 13.

— 0 —
1854.

SOCIÉTÉ

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS.

DU DÉPARTEMENT DU VAR.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Noms des Membres du bureau de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département du Var, séant à Toulon.....	165
Noms des Académies et Sociétés Savantes correspondantes, dont les publications ont été reçues pendant l'année 1851.....	166
Sur l'état primitif de l'ancienne cathédrale de Toulon et de la chapelle Notre-Dame-des-Saintes-Reliques, par M. Henry, archiviste.....	171
Littérature.—MARGUERITE. QUATRE ANS D'AMOUR. <i>Histoire du siècle dernier</i> , par M. Ch. Poncy.....	203
Note sur quelques tombeaux découverts dans les fouilles exécutées à la caserne de la Visitation, à Toulon, par M. Prévost, capitaine du génie.....	269

NOTA. — La Société déclare n'approuver ni improuver les opinions émises par les auteurs des ouvrages imprimés dans ses bulletins.

NOMS

DES MEMBRES RÉSIDANTS ET CORRESPONDANTS

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

DE LA SOCIÉTÉ

DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

du Département du Var,

SÉANT A TOULON.

2^e SEMESTRE DE L'ANNÉE 1851.

BUREAU.

Loestcher , professeur de langues vivantes, président.

Poncy , Charles , homme de lettres , vice-président.

Germain , avocat , secrétaire général.

Ginoux , artiste peintre , secrétaire.

Sénéquier , artiste peintre , trésorier.

Henry , archiviste.

NOMS

DES

ACADÉMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES CORRESPONDANTES,

DONT LES PUBLICATIONS ONT ÉTÉ REÇUES PENDANT L'ANNÉE 1851.

Comité Central d'agriculture et d'horticulture de la Côte-d'Or, à Dijon.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon (Côte-d'Or).

Commission départementale des antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon.

Académie des sciences, arts et belles-lettres du département du Gard à Nîmes.

Société libre des beaux arts, à Paris.

Académie de Reims (Marne).

Société des antiquaires de France (Paris).

Académie delphinale, à Grenoble (Isère).

Académie nationale de Metz (Moselle).

Société d'agriculture de la Drôme, à Valence.

Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy (Haute-Loire).

Société d'agriculture du département de Loir-et-Cher, à Blois.

Athénée de Bauvais (Oise).

Société nationale de médecine, à Marseille.

Comice agricole de Toulon.

Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes (Nord).

Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe, au Mans.

Société d'agriculture et commerce de Draguignan (Var).

Société nationale d'agriculture, d'histoire naturelle, et des arts utiles de Lyon (Rhône).

Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon (Rhône).

Société linnéenne. à Lyon (Rhône).

Société d'histoire et d'archéologie de Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).

Société d'agriculture et commerce de Caen (Calvados).

Société d'agriculture, des sciences et arts de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

Société de sphragistique (Paris).

Société d'histoire naturelle de la Moselle, à Metz.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen (Calvados).

Société des lettres, arts et sciences de l'Aveyron, à Rodez.

Société archéologique de Béziers (Hérault).

Académie des sciences, agriculture, commerce, belles-lettres et arts du département de la Somme, à Amiens.

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département d'Indre-et-Loire, à Tours.

Société d'agriculture, sciences et arts de la Marne, à Châlons.

Société des antiquaires de la Picardie, à Amiens.

Société géologique de France, à Paris

Société des antiquaires de France, à Paris.

Société des arts et sciences de Carcassonne (Aude).

Institut national, à Paris.

Académie des sciences morales et politiques, à Paris.

Académie des inscriptions et belles-lettres, à Paris.

Société havraise d'études diverses, au Havre.

N'ONT POINT ADRESSÉ LEURS PUBLICATIONS

LES SOCIÉTÉS SUIVANTES :

Société académique de Nantes (Loire-Inférieure).

Société d'agriculture du Gard, à Nîmes.

Société de statistique de Marseille.

Société des sciences de l'Eure, à Évreux.

Société académique d'Arras (Pas-de-Calais).

Société d'agriculture d'Évreux (Eure).

Société d'agriculture de Falaise (Calvados).

Société d'agriculture du Havre (Seine-Inférieure).

Société d'agriculture de Mâcon (Saône-et-Loire).

Société d'agriculture de Metz (Moselle).

Société d'agriculture de Mulhouse (Bas-Rhin).

Société d'agriculture de la Haute-Marne, à Chaumont.

Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers (Maine-et-Loire).

Société des sciences et belles-lettres de Rochefort (Charente-Inférieure).

Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres, à Aix (Bouches-du-Rhône).

Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers (Vienne).

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, à Perpignan.

Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de
l'Aube à Troyes.

Société des sciences, agriculture et belles-lettres du dé-
partement de Tarn-et-Garonne, à Montauban.

Avis essentiel.

Messieurs les secrétaires des sociétés ci-dessus dési-
gnées sont priés de vouloir bien nous transmettre leurs
publications, l'échange étant la condition formelle de
l'envoi de notre bulletin.

Le Secrétaire général ,

L. GERMAIN , Avocat.



SUR L'ÉTAT PRIMITIF
DE
L'ANCIENNE CATHÉDRALE
DE TOULON
ET DE LA CHAPELLE
DE
NOTRE-DAME-DES-SAINTES-RELIQUES.



TOUTE personne possédant la connaissance la plus élémentaire des règles de l'architecture, s'étonne, en entrant dans l'ancienne cathédrale de Toulon, aujourd'hui paroisse de Notre-Dame, de voir que l'intérieur de ce bâtiment, dont la façade moderne est assez remarquable, ne répond nullement à cet extérieur. Le style du vaisseau, non-seulement n'offre aucun caractère assez tranché pour qu'on puisse y rattacher l'époque de sa fondation, mais il présente des irrégularités, des disparates, des bizarreries, même, qu'on ne sait comment qualifier. Ainsi, des cinq travées qui coupent transversalement ses trois nefs, la

première, en pénétrant dans l'église, a à peine la moitié de la largeur de celle qui la suit; celle-ci est plus large d'un cinquième que la troisième; la quatrième et la cinquième, égales entre elles, le sont aussi avec la deuxième. Il résulte de ces différences que l'ogive des arcades, plus ou moins prononcée dans les première et troisième, est presque insensible dans les trois autres. Après avoir traversé cette longueur des nefs, on s'attendrait à voir l'ouverture des deux chapelles placées au fond des bas-côtés, symétrique entre elles : il n'en est rien : l'arcade de l'entrée de la chapelle de la Sainte-Vierge, paraît de plus de deux mètres moins haute que celle du chancel de la chapelle du Saint-Sacrement, dite de *Corpus Domini*, au côté opposé. Dans celle-ci l'imposte, de l'arcade qui fait retour sur les murs, s'arrête aux jambages de la chapelle de la Vierge. Une bizarrerie plus choquante, consiste dans l'érection d'un dôme dans une position tout à fait insolite. Pendant que suivant les règles généralement admises, toute coupole unique doit surmonter l'intersection de la nef principale avec le transept, ou le sanctuaire en couronnant le maître-autel, ici le dôme surmonte un simple croisillon du transept et se trouve isolé et comme perdu en dehors de la chapelle de la Vierge, au-dessus de la travée qui en précède l'entrée. Une foule d'irrégularités de détail se trouve la conséquence de ces premières irrégularités, dont certaines s'expliquent par la manière dont l'église a été agrandie plus tard. Cet agrandissement ayant eu lieu dans le sens de la longueur de l'édifice primitif, qui était pareillement à trois nefs, la longueur de cette vieille église est devenue la largeur de la nouvelle,

et les nefs de celle-ci n'ont plus pu s'harmoniser avec les anciennes; mais cela ne pouvait pas donner la raison de la position exceptionnelle du dôme. Comme rien ne se fait sans motif, c'est pour connaître le motif de cette singularité que je me suis livré à quelques recherches dont les résultats me semblent de nature à intéresser les personnes qui ne sont pas indifférentes à ce qui se rapporte à l'histoire de l'art.

L'époque de l'agrandissement de l'ancienne cathédrale de Toulon est bien connue : c'est en novembre 1653 que les travaux en furent entrepris en conséquence du marché passé, le 25 octobre précédent, par les consuls de cette ville, de concert avec le chapitre de la cathédrale contribuant pour un tiers dans la dépense, à Jean Teysseire et Jacques Richaud, maîtres tailleurs de pierres.

Le prix-fait, passé à ces deux maîtres, ne comprenait que la taille et la pose des pierres pour la formation des arcades et l'établissement de la carcasse, que les maçons devaient ensuite, par un marché particulier sans doute, mais que je n'ai pu découvrir, fermer de murailles et de voûtes. Je transcris la partie de ce marché qui spécifie l'ouvrage confié à ces entrepreneurs :

« L'an mil six cens cinquante-trois et le vingthuitiesme jour du mois d'octobre avant midy, *et cet.*

« En premier lieu lesdicts Teysseire et Richaud, entrepreneurs, seront tenus eslever piedz-droicts doubles portant arcs boutans pour arrester les dicts piedz droicts, arcs trionelz, ogive des croisillons, le tout prest à construire les voutes jusques à l'hauteur nécessaire pour la diffinition desdicts piedz droicts et arcs trionelz et ogives,

où les dicts entrepreneurs ne seront obligés que à tailler leurs pierres et icelles poser là où il sera ordonné par Jean Ribergue, mestre d'œuvre à ce commis par les dicts sieur economie administrateur et sieurs consuls et auxdicts noms, sans qu'ils soient obligés à la construction des murailles ni des voutes et fondements; ains leur sera forny deux massons pour arrester et maçonner ladicte tailhe en l'arrestant, dont pour cest effaict les dicts entrepreneurs seront obligés d'en prendre leurs mesures sur les mesmes piedz droicts, bases et chapiteaux, arcs boutés, arquades et ogives à ceulx mesme qui sont maintenant en œuvre dans la dicte église, pour, à ces fins, y estre observé la mesme simestrye, soit pour leur largeur, espaisseur, autheur (*sic*) et liézon désquerre, façon du travailh, n'ayant un plus assuré modelle puisque à tout moment ils en pourront prendre leurs mesures.

« Item les entrepreneurs ne pozeront leur tailhe aux lieux où il sera ordonné par ledict maistre d'œuvre, après que ladite tailhe de la qualité requise et visitée, avant que la mettre et poser en œuvre.

« Sera faict quatre grandes fenestres pour esclairer ladicte église, de dix-huict pans autheur sur six pans largeur (4, 45^c sur 4, 47) avec grand glassis tant de dedans que de hors, où la tailhe contiendra tout le corps et espaisseur de la muraille.

« Les dicts entrepreneurs poseront le pied de droict et demi pied de droict, arcs trionelz de mesme façon et comme est dict, aux pieds de droict et aux lieux et places des murailles qui soubstiennent partie du dhome, et l'autre qui appuyera la voute du croisillon qui se trouve

faict à la nef de la chapelle des Saintes Reliques et du cousté de levant, où le dict dhome et croisillon sera bien et deubement estayé par les dicts entrepreneurs avant que poser leur tailhe. Pour assurer le dict dhome et croisillon sera fornî auxdicts entrepreneurs tout le bois nécessaire. Sera faict mesmes piliers et arquades à la muraille où est maintenant les chapelles Saint-Antoine et Sainte-Anne, où les dicts entrepreneurs seront tenus et obligés de faire ouverture à la dicte muraille pour poser les piedz droicts et arcades. Le tout sera faict et parfait et deubement par les dicts entrepreneurs, chascun ce qui leur touchera des susdictes œuvres, suivant le devis et mispartement qui leur en sera faict par le dict Ribergue, mestre d'œuvre, entre ici et durant le temps de trois années prochaines comptables du jour d'hui, date de ce dict présent acte, et acommenceront mettre main aux susdictes œuvres et besongnes dans huict jours prochains. »

Comme on le voit, ce marché n'a pour objet que la taille des pierres constituant, en quelque manière, l'ostéologie du monument à ajouter à l'ancien. J'aurais bien désiré pouvoir trouver celui qui dut être passé par la suite avec les maçons, persuadé que ce document aurait pu fournir quelques renseignements intéressants dans l'objet de ces recherches; mais il n'existe point aux archives de la ville, du moins n'ai-je pu le découvrir nulle part.

De l'examen de cet acte, dont je viens de donner l'extrait, il résulte que le dôme existait déjà à l'époque où eut lieu l'agrandissement de l'église, et cet acte se pré-

occupe des précautions à prendre pour le soutenir, pendant l'érection des arcades qui devront remplacer les murailles qui le portaient dans la partie qui sera l'intérieur de la nouvelle église. Avec ce dôme existait ce que l'acte qualifie de *croisillon*, et ces deux pièces formaient une chapelle particulière portant le nom de chapelle des Saintes-Reliques. Un édifice ancien s'élevait donc sur ce point avant que la cathédrale fût agrandie, et ce monument, que l'agrandissement souda à la nouvelle église, s'en trouvait séparé et à une petite distance. Voilà alors la construction du dôme expliquée : il faisait partie de la chapelle isolée.

Une note précieuse, que je trouve dans un mémoire dressé à l'Hôtel-de-Ville pour le *Dictionnaire géographique* de l'abbé d'Expilly, vient nous fixer sur la destination de l'édifice dont il s'agit.

L'auteur, parlant des reliques de Saint-Cyprien, dit :

« On les expose dans une magnifique chapelle avec
« les reliques de la Sainte-Vierge et de beaucoup d'autres
« saints, dans le même endroit où, à ce qu'on prétend,
« son corps avait été enterré et où on avait ensuite bâti
« une très belle chapelle en son honneur, que Gilles de
« Sceptris, évêque de Toulon, changea, du temps de
« Henry IV, en un trésor pour les reliques : c'est ce
« qu'on appelle aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame
« à cause des reliques de la Vierge qui y sont. »

Tout le mystère est ainsi éclairci : La chapelle actuelle de la Vierge, dite des Saintes-Reliques, était une chapelle construite d'abord sous l'invocation de Saint-Cyprien, et c'est sous l'épiscopat d'Egidius de Sceptris et

du vivant d'Henri IV, que ce prélat changea la destination et le titre de ce monument érigé à la mémoire du grand et saint évêque de Toulon. Egidius ou Gilles de Sceptris ayant pris possession du siège épiscopal de cette ville en 1599 et le roi Henri le Grand étant mort en 1640, c'est dans cet intervalle que ce changement de vocable fut opéré.

La chapelle de Saint-Cyprien, devenue chapelle des Saintes-Reliques, fut, quoiqu'isolée, une annexe de la cathédrale, et c'est sans doute en lui confiant les trésors de cette église que, pour la lier en quelque sorte à ce qui était le grand édifice, on bâtit un mur d'un monument à l'autre, ce qui offrait une garantie de plus pour la sûreté des divers trésors dont on la faisait dépositaire. Le chapitre supprimait ainsi le passage de cette petite rue, mais il pouvait d'autant mieux le faire que tout ce terrain lui appartenait et que ses bâtiments en occupaient la plus grande partie. Contrairement à la disposition de l'église cathédrale, dont l'orientation était est et ouest, l'axe de la chapelle était nord et sud. En la construisant on avait eu le soin d'en aligner le mur occidental sur celui de la façade de l'église primitive, dont l'entrée se trouvait tournée à l'occident.

Élevée sur le lieu de la sépulture de l'un des premiers et des plus glorieux évêques de Toulon (1), cette cha-

(1) Saint Cyprien est considéré par bien des personnes comme le premier évêque de Toulon, ce qui ne paraît pas exact. Certains manuscrits sans autorité lui donnent pour prédécesseur un saint Honorat vraisemblablement apocryphe. L'É-

pelle avait été construite avec un luxe d'architecture qu'on ne trouve point dans la vieille cathédrale : un dôme couronna l'une des deux pièces, et l'autre reçut à sa voûte tous les ornements dont on enrichissait ces constructions : aux arcs d'ogive se joignent des tiercerons avec liernes et clefs pendantes aux cinq points de jonction. Le dôme était percé, dans son cylindre, de quatre fenêtres, une à chaque point cardinal, et ces fenêtres étaient répétées à la lanterne.

L'autel dédié au saint évêque, sous le patronage de qui s'était placée la ville, était-il sous le dôme ou dans le croisillon ? Tout porte à croire que ce croisillon était le *naos*, et que l'autre pièce était le *nartex*. De cette ma-

glise ne reconnaît que deux Saints de ce nom : Honorat, évêque d'Arles, mort en 429, et Honorat, évêque de Marseille, qui vivait dans le même siècle. D'autres manuscrits placent quatre évêques avant saint Cyprien : *Gracianus*, qui aurait été disciple de *saint Clet*, *Eugenius*, qui périt par le martyre en l'an 102, *Silvianus* et *Adrianus*, ce dernier mis à mort par les Goths sous Genseric.

Trois Saints du nom de Cyprien ont illustré l'Église. Le premier, *Hascias Cyprianus*, évêque de Carthage, en 258, fut le grand écrivain et père de l'Église, le second, *Cyprianus* d'Antioche, fut martyrisé à Nicomédie en l'an 304 ; enfin Cyprien, de la noble famille de Montolieu, de Marseille, moine et abbé du monastère de Toulon, élevé ensuite à l'épiscopat de cette ville, dont quelques écrivains ont fait trois personnages différents, et qui mourut en 545. Il n'est rien moins que prouvé que ce saint prélat, ait souffert le martyre.

(Voyez BAILLET, *Vie des Saints*.)

nière, l'entrée de la chapelle était tournée vers l'église principale.

La façade de la chapelle de Saint-Cyprien répondait sans nul doute au luxe de la construction du vaisseau, mais rien ne peut aujourd'hui nous en faire pressentir l'ornementation, et dans ce qui reste du monument, rien aussi ne peut indiquer l'époque présumable de sa fondation. Quoiqu'en disent les vieux chroniqueurs et fabricateurs d'antiquités locales, cette fondation ne peut remonter au-delà du ^{xiv}^e siècle ou fin du ^{xiii}^e.

L'église cathédrale existait déjà à cette époque. Un manuscrit de *Las causas antiquas de l'antiqua ciutat de Toulon* la fait succéder à une première église fondée par saint Cléon et rebâtie au ^{iv}^e siècle ; mais il est inutile de rien chercher dans ces vieux, apocryphes et ignorants écrits. Une charte non moins apocryphe dans certains détails, mais qui peut être vraie sur certains autres points, et qui à raison même de sa fausseté a dû être basée sur des points incontestables pour faire passer les faux, en attribue la fondation au comte de Provence Gilbert, qui aurait en cela cédé au vœu de l'évêque Jacques de Palma (1).

(1) Gilbert, vicomte de Millaud et de Gevaudan, comte de Provence par son mariage avec Gerberge, sœur de Bertrand, ne prit aucune part à la première croisade ; c'est donc bien à tort que les chroniques locales le font débarquer à Toulon au retour de la Terre-Sainte, en l'an 1096. Venu à Toulon à cette époque et voyant l'état misérable de cette ville, il fit faire diverses restaurations et jeter les fondements de l'église. Quant à l'évêque Jacques, de Palma, que l'historien Papon, n'admet pas dans l'épiscopologie de cette ville, le livre vert de l'Hôtel-

D'après les chroniqueurs de Toulon, cette ville aurait subi une foule de dévastations successives qui en auraient fait une des localités les plus malheureuses de cet âge calamiteux. Sans remonter aux temps fabuleux, sous lesquels ces écrivains signalent sept saccagements, ils en placent, depuis l'ère chrétienne, un plus que douteux du temps de l'empereur Galba, un sous Genseric, un en 566, un en 732, un en 1078 et d'autres encore en 1119, 1148, 1177, 1197. Quoi qu'il en soit de la réalité de ces dévastations, dont quelques-unes sont très probables sinon avérées, à cette époque où Toulon, si peu de chose par lui-même, ne pouvait offrir une grande défense aux pirates qui ravageaient les côtes, il est certain qu'en édifiant l'église on dut s'attacher à la mettre à l'abri d'un coup de main et en faire un asile pour la population surprise par les descentes, sans cesse renouvelées, des corsaires musulmans; aussi, les murs de cette construction furent-ils portés à une épaisseur qui put défier une attaque brusque ou même prolongée, et son entrée fut protégée par une tour dont les murailles présentent 2^m,75^c d'épaisseur : c'est cette tour que les vieux manuscrits qualifient de *Tour des Phocéens* (1), qu'ils ont fait remon-

de-Ville le fait, d'après de vieux registres, provenir de l'ordre des Bénédictins, et monter au siège épiscopal en cette même année 1096. Cette époque s'accorde bien avec le style de la vieille cathédrale, qui est le roman des derniers temps.

(1) Le manuscrit de *Las causas antiquas*, contient un passage qui semble expliquer le nom de Tour des Phocéens donné à cette contruction. Il y est dit que cette tour prétendue antique,

ter à une très haute antiquité, et que moi-même, avant ces recherches toutes spéciales qui m'ont bien fixé sur le caractère de cette construction, j'avais cru appartenir à l'époque romaine. Il m'est bien démontré aujourd'hui que cette tour ne remonte pas plus haut que l'église même, que c'est un porche militaire élevé en prévision des attaques auxquelles la ville se trouvait si souvent

ayant été ruinée par les Goths, fut rebâtie par les soins d'Alphonse, roi de Bourgogne. Comme il n'y a jamais eu de roi de Bourgogne de ce nom, mais bien un compétiteur de Gilbert, ce serait ce nom d'Alphonse, défiguré, qui aurait été corrompu en celui de Phocéens, et qui aurait donné lieu à la fable de l'origine grecque de ce monument. « Et anet faire réédificar, dit cette chronique, lou castel qué éro estat fach per lous Phossans, loqual éro estat rouinat per eissot davant per lous Goths l'an 588, que fou au temps de la mouort de l'évesque sanct Cyprian, vounte despuis n'en fou per nautres et per lous nouastres descendants appellat la *Tourre d'Alphons*, vounte n'en fasian nouostre retirade quand lous enemichs ellous nous persécutaven. »

La substitution du nom d'Alphonse à celui de Gilbert, n'a pas lieu d'étonner de la part d'un chroniqueur aussi ignorant des temps anciens. Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse et marquis de Provence, était gendre de Gilbert, suivant Castel, historien des comtes de Toulouse; il eût de grands démêlés avec Raymond Bérenger, comte de Barcelonne, son beau-frère et successeur de Gilbert au comté de Provence, pour le partage de la succession. Un traité survenu en 1125 mit fin à la guerre, en attribuant au comte de Toulouse toute la partie septentrionale de la Provence, qui en forma le marquisat. Comment Alphonse avait-il exercé une juridiction quelconque sur Toulon, c'est ce que rien ne nous apprend.

exposée et dont elle avait eu tant de fois à déplorer les terribles et sanglantes suites.

Que cette tour soit contemporaine de la fondation de l'église et non plus ancienne qu'elle, c'est un fait dont un simple coup-d'œil jeté sur le plan ci-joint donne la certitude. Si elle était plus ancienne, si elle n'avait été bâtie que comme forteresse, elle n'aurait pas eu pour entrée une ouverture aussi considérable, aussi peu proportionnée avec l'exiguité de l'édifice (1); comme portail de l'église, au contraire, ce défaut est une qualité. Comme fortification spéciale, cette tour aurait eu un quatrième côté de la même épaisseur que les autres; or, on ne peut pas supposer que pour la rattacher à l'église, quand on bâtit celle-ci, on ait retranché inutilement une partie de cette épaisseur depuis la base jusqu'au sommet; enfin, l'escalier pris dans l'épaisseur du mur septentrional pour conduire aux divers étages, aurait eu son entrée dans l'intérieur de la forteresse et non par dehors, comme on le voit au passage marqué 9. Il est donc bien certain que cette tour est une partie de l'église, qu'elle a été bâtie avec elle et pour elle, et que son objet a été uniquement, tout en donnant au lieu Saint un porche, suivant l'usage des temps anciens, d'en protéger l'entrée et de procurer aux habitants, pour leur refuge et pour la défense, des moyens

(1) Cette entrée existe encore du côté extérieur et forme une grande niche dans la chapelle actuelle des fonds baptismaux; du côté intérieur, elle est marquée par un placard dans l'ancienne chapelle de Sainte-Barbe, aujourd'hui de Sainte-Philomène.

que n'auraient pu leur offrir les murs unis de l'église ; et quant à sa destruction prétendue par les Goths, c'est par la confusion faite anciennement de *Toulon* avec *Tauroentrum*, ruiné effectivement par les Goths ou par les Sarrazins, qu'on a attribué à la première de ces villes ce qui se rapporte à la seconde.

Les changements divers qu'ont subi toutes ces parties, depuis l'agrandissement de l'église, ont dénaturé leur physionomie primitive, et les constructions ajoutées par la suite en ont altéré les caractères extérieurs ; il est donc impossible de reconnaître maintenant si sous le crépi des murs existent encore des traces des meurtrières qui durent y être placées, et si, au-dessus de la porte ne se trouvait pas un *moucharabi* (1), pour repousser l'ennemi qui aurait tenté de pénétrer dans le monument où les pirates savaient très bien qu'était gardé le trésor de l'église, et où ils n'ignoraient pas que les habitants, en s'y réfugiant, emportaient ce qu'ils avaient de plus précieux. Une partie du plan de la ville primitive, accompagné d'une vue du port tel qu'il existait encore au commencement du xvi^e siècle, montre cette tour comme dominant considérablement, par sa hauteur, les édifices environnants, avec son sommet crénelé et muni de machicoulis. Les habitants étaient avertis à temps de l'ap-

(2) Sorte de balcon fermé et garni de meurtrières et de machicoulis, pour défendre la sape de la porte. Ce balcon a dû être démoli quand la partie de terrain comprise entre l'entrée de ce porche et l'angle méridional de l'église a été clos de murs pour en faire la chapelle des fonts baptismaux.

parition des flottes sarrazines par les vigies, soit du cap Cicié, soit de la montagne de *la Bada* (Faron).

Les anciennes églises sont ordinairement soutenues par des contreforts destinés à contrebuter les murs contre la poussée des voûtes : l'épaisseur d'un mètre quarante centimètres des murs de l'église de Toulon la rendaient assez solide, eu égard à son peu d'étendue, pour n'avoir pas besoin de ce moyen de consolidation, aussi n'en existe-t-il aucune trace.

La construction de cette ancienne église fut très massive. Les piliers qui en séparent les nefs reçurent, indépendamment des arcs doubleaux, une épaisseur égale à l'épaisseur des murs (1^m,40^c) et supportèrent les arcades de ces trois nefs, dont celle du centre beaucoup plus haute que celles des bas-côtés : ces piliers ne reçurent d'autre ornement qu'un simple filet sur un quart de rond pour chapiteau; des voûtes en croisées d'ogives couvrirent la nef centrale et celle du collatéral de gauche; la nef du côté droit n'en reçut point à raison de son extrême rétrécissement, une simple voûte en berceau la couvrit dans toute sa longueur.

Le rétrécissement si considérable et si extraordinaire de cette nef est une singularité dont il est difficile de pénétrer la raison. Qui donc ou quoi a pu empêcher l'architecte de donner à ce collatéral une largeur égale à celle de son correspondant? Cette nef n'a en effet, comme je l'ai dit, qu'à peu près la moitié de la largeur de la nef du côté opposé. Cette énorme différence ne s'explique pas. La superficie du terrain une fois connue et l'étendue à donner à l'église arrêtée, l'architecte était maître de par-

tager cette étendue de manière à rendre symétriques les collatéraux. Le motif de cette différence aurait-il été de rapprocher davantage du mur méridional le porche militaire? Il semblerait d'autant mieux qu'il n'a pu y avoir d'autre raison à cette sorte de monstruosité architecturale, que l'entrée de l'église n'est pas elle-même au milieu de l'arcade de la grande nef. Cette entrée, après la traversée du porche, rase le pilier méridional de cette arcade, en s'écartant considérablement de l'autre pilier, et ne prenant qu'un peu plus de la moitié de la largeur de l'arcade, l'autre partie est fermée par un mur très épais. Au moyen de cette disposition, on put ménager dans cette même arcade, entre le mur de la tour dans l'épaisseur duquel devait être pratiqué l'escalier et le pilier septentrional, un espace suffisant pour établir le corridor qui de l'église mène à cet escalier.

L'église de Notre-Dame, dont la capacité répondait aux besoins de la population de Toulon, au temps de sa construction, resta dans cet état jusqu'à l'époque où cette population, devenant plus considérable, imposa l'obligation de lui donner plus d'étendue. Pour l'agrandir d'une manière convenable, il aurait fallu reculer le mur méridional, de façon à donner à la nef latérale de ce côté la largeur qui lui manquait; mais la démolition et la reconstruction d'un mur de quatre pieds d'épaisseur était une entreprise devant laquelle les consuls de la ville et le chapitre de la cathédrale reculèrent sans doute; on se borna à ajouter un appendice à l'extrémité occidentale de la nef latérale du côté gauche. Cet appendice, appuyé contre le mur septentrional de la tour, qu'il dépassait, fut

éclairé par des fenêtres étroites et allongées, comme on le pratiquait aux églises. Le haut de ces fenêtres, arrondi en plein ceintre et non en arc ogival, montre que la fondation de cet appendice n'appartient plus à l'époque de l'architecture gothique, mais qu'elle date du temps de la renaissance. Je crois alors qu'on peut en placer la construction au moment où, par l'agrandissement de Toulon, au commencement du règne d'Henri IV, la population des faubourgs se trouvant comprise dans la ville, on dut recourir à ce moyen pour augmenter quelque peu la capacité de sa cathédrale. Dans cet appendice on plaça un autel dédié à Saint-Jean, et un dédié à Saint-Clair; on y transporta aussi les fonts baptismaux, soit alors soit plus tard.

L'augmentation d'étendue ainsi donnée à l'église principale était trop peu de chose pour satisfaire longtemps aux besoins de la population toujours croissante; il fallut en venir à un agrandissement réel, et c'est à quoi on pourvut dans la seconde moitié du xvii^e siècle.

J'ai déjà parlé du marché passé avec deux maîtres tailleurs de pierre pour l'érection des arcades. Deux de ces arcades devaient être substituées aux murailles septentrionale et occidentale du *nartex* de la chapelle de Saint-Cyprien, sous le dôme. Les entrepreneurs poseront, dit cet acte, des piliers et demi-piliers *aux lieux et place des murailles qui soutiennent partie du dôme..... du côté du levant* — sera fait même pilier et arcade à la muraille où sont maintenant les chapelles Saint-Antoine et Sainte-Anne. Que signifie ici ce mot *chapelles*, quand il est certain qu'il n'y avait que deux arcades à faire, l'une à la face orien-

tale, l'autre à la face méridionale de la chapelle de Saint-Cyprien. Par ce mot il faut entendre évidemment, dans le style barbare du contrat, deux autels construits sous le dôme, peut-être dans des niches pratiquées dans l'épaisseur du mur. Deux autels adossés à ce mur devaient se trouver un de chaque côté de la porte d'entrée, ce qui paraît une disposition assez singulière. J'ai supposé en effet que l'entrée de la chapelle de Saint-Cyprien était à travers le mur méridional ; mais la circonstance de ces autels adossés à ce mur ne serait-elle pas de nature à faire douter de l'exactitude de cette supposition, et, au lieu d'être sous le dôme, cette entrée n'aurait-elle pas été percée dans le mur septentrional ? Dans ce cas, l'autel de Saint-Cyprien, au lieu d'être dans le croisillon, se serait trouvé sous la coupole. — Le mur dont il s'agit ne peut être et n'est réellement que celui du midi, dont l'angle a été remplacé par un pilier entier sur lequel viennent s'appuyer les arcades terminées par des demi-piliers substitués aux murs oriental et méridional. Le premier ou mur du levant, est spécialement désigné dans l'acte, l'autre est donc celui du midi. Si l'autel du saint auquel le monument avait été dédié s'était trouvé sous le dôme, il se serait élevé au milieu de cette partie de la chapelle ; supposera-t-on qu'on eut bâti les deux autres autels derrière celui-ci, à peu près hors de la vue du public ? Mais l'espace est trop exigü pour comporter trois autels ; il faut donc reporter nécessairement l'autel principal, qui devait être d'une importance en rapport avec la construction de la chapelle, dans l'une des pièces, et ceux de Saint-Antoine et de Sainte-Anne dans l'autre

pièce. Or, comme le mur auquel ces deux autels étaient adossés est bien positivement le mur méridional, il s'ensuit que celui de Saint-Cyprien devait se trouver seul dans le croisillon et que la porte était percée dans ce même mur méridional entre les deux autels.

Dans l'église primitive, la hauteur de la nef centrale était, suivant les règles, beaucoup plus considérable que celle des nefs latérales. Devenue, par l'agrandissement de cette nef centrale, une portion des trois nouvelles nefs, il fallut, en conservant à la tranche du milieu la hauteur qu'elle avait, diminuer celle des deux autres tranches, afin de réduire cette hauteur à celle qu'on donnait aux bas-côtés de l'église agrandie. On jugea alors plus facile et plus économique, sans doute, de jeter d'un pilier à l'autre des arcades neuves au-dessous de celles qui subsistaient, plutôt que de démolir celles-ci pour les abaisser au point convenable en en faisant servir les pierres toutes taillées, ce qui fait que ces arcades primitives se retrouvent encore entières sous les combles.

En bâtissant l'arcade qui, à l'entrée de la chapelle, devait supporter le dôme, on eut égard à l'ornementation plus recherchée de cette chapelle : la portion du chapiteau du pilier tournée vers la petite nef, au lieu du simple filet sur un quart de rond qui constitue les chapiteaux de tous les autres piliers, reçut, pour sa décoration, une doucine entre deux filets, pendant que les trois autres faces de ce même chapiteau ne portent que le filet avec le quart de rond.

Les travaux d'agrandissement, commencés, en 1654, par l'achat de deux maisons, dont l'une avec parc appar-

tenant à un nommé Robert Descoden, l'autre à Gaspard Pisan, étaient en projet depuis plusieurs années, et dès le mois de novembre 1648 le conseil de la commune avait délibéré de vendre un cimetière placé dans l'intérieur de la ville, et désigné sous le nom de cimetière Sainte-Croix. Cette vente avait été résolue pour construire des maisons sur son emplacement, et pour en appliquer les fonds, d'abord à l'acquisition d'un nouveau terrain pour sépultures, hors des murailles de la ville, ensuite pour faire d'urgentes réparations à la vieille église; mais renonçant bientôt à ces simples réparations on se décida pour l'agrandissement du vaisseau.

Dans le prix-fait de construction des arcades on n'avait pas compris la croisée d'ogive en avant de la chapelle de Saint-Cyprien, entre cette chapelle et la vieille église, sur la partie de ruelle qui séparait les deux monuments : ce complément des travaux fut donné par économie à un nommé David, associé avec Richaud. Ces nouveaux entrepreneurs présentèrent, en 1659, leur mémoire de dépenses dans lequel je lis : « Premièrement a faict un croisillon pierre de taille dans la nef de la chapelle Notre-Dame-des-Saintes-Reliques et tout au devant de la chapelle Sainte-Barbe et du saint Jehan le vieux, ayant le dict croisillon d'un cul de lampe à l'autre 39 pans de largeur ($10^m, 14^c$) et $16 \frac{3}{4}$ d'hauteur ($4^m, 14^c$) — plus a faict les quatre fermerets du dict croisillon. — »

L'église était agrandie d'une manière convenable pour l'état de la ville en ce moment, mais la sacristie ne l'était pas; il fallait en établir une en rapport avec le monu-

ment. D'après les comptes que je trouve on y procéda par trois fois en trente-six ans.

La sacristie de l'église primitive ne consista, à ce qu'il paraît, qu'en un espace fort resserré, ménagé derrière la chapelle de Saint-Michel, où on arrivait par un passage pratiqué aux dépens de la largeur de cette chapelle. Cette sacristie ne renfermait probablement que les ornements nécessaires pour le journalier. Les autres objets nécessaires au culte devaient être gardés dans les bâtiments du chapitre (1). Un premier agrandissement eut lieu en 1659 par la suppression de cette chapelle Saint-Michel dont on mura l'arcade (2). Des comptes de dépenses de 1664 parlent du rétablissement de cette chapelle, effectué l'année précédente, avec l'établissement d'une soupente qui en avait partagé la hauteur comme on le voit aujourd'hui (3). Pour faire une marche en pierre à l'autel qu'on rétablissait, le chapitre se servit alors d'une pierre tombale, en faisant démolir le monu-

(1) Le chapitre de Toulon se composait d'un prévôt, d'un archidiacre, d'un sacristain, d'un capiscol, de huit autres chanoines et de dix bénéficiers ; plus, deux vicaires et deux chapelains. En tout : Vingt-six prêtres.

(2) « Je me décharge de 446^{fr} 18^s 8^d que j'ai payé pour la construction de la sacristie nouvelle. » Compte du trésorier du chapitre, 13 août 1659.

(3) « Prix faict donné à Jean Boivin, maistre maçon pour une lanse panier (arcade en anse de panier) à la chapelle nouvellement ouverte joignant la sacristie.

« Rebouché le fond de ladite chapelle... Basti l'autel... »

ment auquel elle appartenait (1). Que dire d'un tel mépris des sépultures ! Des traces d'une autre grande tombe pareillement détruite, se montrent encore, auprès de l'entrée du clocher, dans un reste d'arcade ogivale en plâtre appliquée au mur.

J'ignore en quoi consista l'ouvrage, fait pour l'agrandissement de cette nouvelle sacristie, qu'il fallut agrandir encore en 1695 : c'est alors qu'on construisit celle qui existe maintenant.

Le hasard seul pourrait fournir quelque indication sur l'endroit où était posé l'orgue dans l'église primitive. Divers comptes nous apprennent qu'en janvier 1659, deux menuisiers le descendirent de sa tribune, qu'en 1661 l'organiste de la métropole d'Aix, Eustache Foudré, qui était facteur en même temps, fut mandé à Toulon pour le visiter et déterminer l'endroit où on le placerait dans l'église agrandie, qu'en 1664 cet Eustache Foudre en augmenta le sommier du positif, et que le 31 mai de cette même année il y eut « cinq pistoles données par ordre de
« M. Gerard, bénéficié de l'église Saint-Sauveur d'Aix,
« estant le dict sieur, venu pour faire la recepte des or-
« gues. »

La place assignée pour la pose de cet instrument fut

(1) *Suite du compte ci-dessus.* « Faire un degré à l'autel d'icelle des pierres qui sont à la tombe joignant la porte de ladite église, laquelle tombe, abattue ras de terre, posera la pierre qui est escrite sous la teste des morts, qui posait sur ladite tombe. Reserré au chapitre les pollimans qui sont à ladite tombe, ensemble les croix, tous les autres matériaux appartiendront audict Boivin. »

le mur de la nef latérale du côté droit, à la première travée de l'agrandissement, place d'où il fallut le retirer encore en 1695, à l'occasion de la construction de la sacristie actuelle dont la porte devait être ouverte sous la tribune qui le portait (1). Alors sans doute on l'établit au fond du sanctuaire de la grande nef, d'où, dans ces derniers temps, on l'a enlevé encore pour le placer à l'autre extrémité de la nef, au-dessus de la grande entrée de l'église.

L'agrandissement de la cathédrale se complétait peu à peu par des ouvrages successivement exécutés à différents et courts intervalles. L'ancienne chapelle de Saint-Cyprien, désignée désormais sous le vocable de Notre-Dame-des-Saintes-Reliques, ne paraissant pas suffisamment grande, on l'augmenta, sous l'épiscopat de monseigneur de Chalucet, d'un nouveau croisillon qu'on ajouta à son ancien sanctuaire. La date de cet ouvrage, gravée à la clef de l'arcade substituée au mur du fond, est 1688. Par cette augmentation, la profondeur de cette chapelle fut portée de 4 mètres au delà de celle du chevet de la grande nef. La voûte de l'arcade de ce nouveau croisillon fut construite en coupole surbaissée. Deux ouvertures ovalaires, percées en écran à la base de cette coupole, plus élevée que le croisillon primitif, paraîtraient n'avoir été pratiquées que plus tard, dans l'objet d'éclairer d'une lumière vive la figure de haut relief de la Sainte-Vierge, formant le rétable de l'autel.

(1) « Magdalene Segonde a travaillé un jour pour transporter les ruines du plancher qu'avait esté faict pour l'orgue. » *Compte des dépenses de la construction de la sacristie.*

Toutes les parties relatives à l'agrandissement du vaisseau étaient terminées, mais l'église renouvelée n'avait point de façade ; pour y pénétrer, il fallait toujours la prendre en flanc et traverser, comme auparavant, le vieux porche de la tour. Le 22 mai 1696 on donna à deux maîtres sculpteurs le prix-fait de la construction d'une façade décorée d'une ordonnance corinthienne, avec trois portes ouvertes à travers le mur méridional de la vieille église (1).

(1) « Prix fait de la décoration de la fassade de la paroisse.

« L'an mil six cens quatre-vingt seize et le vingt-deuxième jour du mois de may, — en présence de monseigneur l'illustrissime et révérendissime père en Dieu, messire Armand Louis Bonin de Chalucet, évêque de Toulon, par devant nous, notaire royal et secrétaire greffier de la communauté de cette ville de Toulon et temoins soussignés ; furent présents etc., les quels en exécution en partie du contenu en la dite transaction — ont donné à prix fait par le présent acte au sieur Albert Duparc architecte et sculpteur demeurant à la ville de Marseille et à Antoine Fleury sculpteur dudit Toulon présent et acceptant solidairement l'un pour l'autre — les travaux, ouvrages et fournitures à faire pour la batisse construction et édifice de trois entrées des portes de ladite église, faisant face au midi, conformément au plan et dessein qui ont esté dreséz et au devis convenu signé par les parties et remis, sçavoir le dessein aux archives du chapitre et le devis aux archives de le dite communauté. Auquel effet les entrepreneurs seront obligés de faire tout l'ouvrage conformément audit dessein et à son plan; le tout pierre de Calissane bonne et fine, à la reserve du socle qui sera de pierre froide, bouchardée, de cinq pans (1,25°) et plus si l'ouvrage le demande. La fassade contiendra toute la largeur qui a douse cannes (23,76°) ; et la hauteur sera

C'était alors le temps où Toulon se distinguait par son amour pour les beaux-arts, suite de la présence d'une foule d'artistes, peintres et sculpteurs, qu'y atti-

depuis le pavé de l'église jusques au dessus du tympan et au pied de la croix, de dix cannes (18,80^c). Ledit ouvrage sera soustrait dans la vieille muraille et les assises seront de deux pans de long (0^m,495) et d'un pan d'hauteur pour le moins (0^m,247), et sera adapté à la vieille muraille avec tous les matériaux nécessaires pour tenir les assises. Ladite fassade sera décorée d'un ordre corinthien comme le dessein le marque, et sera divisée en trois parties, scavoir, le corps du milieu sera décoré de quatre colonnes, deux de chaque costé avec leur entablement et tympan, comme aussi pied d'estaux, et avancera de trois quarts de pan (0,185^c) plus que les aisles, comme le plan le fait voir. Les entrepreneurs seront obligés de faire un fondement devant la fassade, qui contiendra toute la largeur, et sera creusé jusques au ferme, mis en talus pour servir d'épaulement à tout l'ouvrage, qui sera basti à chaux et sable bien grainé, avec des pierres froides par bons quartiers et par assises et non d'autre pierre. Dans la fassade se trouvera trois portes, une au milieu de vingt-quatre pans d'hauteur (5,94^c) et douse de large (2,97) ; et si l'ouvrage demande de la tenir plus haute les entrepreneurs le pourront faire. Elle sera avec des champbranle avec deux arrière corps, couronnée d'une corniche avec son fronton, et sur le fronton sera mis deux figures qui représenteront la Foi et la Charité; et au dedans sera fait des ornements comme le dessein le fait voir, et sera travaillé au goust de l'entrepreneur, sans qu'on puisse le contredire. Dans la mesme fassade sera fait trois fenestre, une au milieu, dessus la grande porte, qui sera un octogone de huit pans (1^m,98) et le jour de la fenestre sera de seize pans de diamètre et portera sa bordure.

« Les dicts entrepreneurs seront obligés de faire trois portes

raient les ouvrages à exécuter pour la décoration des vaisseaux de la marine de Louis XIV, et qui remplissaient de leurs productions les églises de cette ville et celles

de noyer ou de bois de chêne si on le trouve à propos, beau et bon et de l'épaisseur convenable à la grandeur de la porte, qui sera de deux pouces sans le doublage, le tout de bon assemblage, envasée par derrière et doublée de bois de sapin ; et audevant le parement sera fait des cadres en assemblages avec ses panneaux. En dedans, principalement à la porte du milieu et aussi aux petites, elles seront toutes trois brisées au milieu avec son montant à chacune qui sera orné d'une feuille coulante, le tout conformément au dessein. Chaque porte aura son imposte qui sera dormante avec sa corniche et frise. Et dedans le panneau de celle du milieu sera fait un bas-relief de deux anges qui tiendront un cartouche ; et à celles des costés sera fait un bas-relief d'ornement à chacune, à la volonté de l'entrepreneur (*). Dans le tympan sera mis deux anges qui tiendront un cartouche. A costé de la grande porte, aux aisles, sera fait une petite porte de dix-huit pans d'hauteur (4,46^c) et neuf (2,22^e) de large ; autant de l'autre costé, ornée de son champbransle, coronée d'une corniche portée par un demi pilastre qui servira d'arrière corps ; et audessus de la corniche sera mis une médaille soustenue par des enfans, et dans la médaille sera fait un bas-relief à la volonté de Messieurs du chapitre, qui en donneront le sujet. A costé et pardessus des petites portes sera fait une fenestre de quinze pans (3,71^c) d'hauteur et sept et demi (2,10^c) de large avec son champbransle ; et pardessus une corniche un peu cintrée avec son fronton brisé. Au milieu sera mis un cartouche orné de palme avec les armes de *Corpus Domini* (un calice surmonté de l'hostie). Les entrepreneurs se-

(*) Ces ornements des panneaux des impostes existent encore

des communes environnantes. Deux de ces artistes, Albert Duparc, de Marseille, et Antoine Fleury, de Toulon, se chargèrent de la nouvelle entreprise et de belles figures s'étalèrent sur les frontons des portes. Ces figures remarquables, le marteau du vandalisme les brisa en 1794, et leurs déplorables ruines subsistèrent en accusatrices jusqu'à 1846, où on en fit disparaître complètement les hideux bossages.

La décoration de la nouvelle façade de l'église reçut enfin, en 1737, son dernier complément par la construction du clocher actuel, grande tour carrée avec trois rentrées sur sa hauteur, terminée par une terrasse dont les parapets sont surmontés de grosses boules de pierre sur leurs piedouche, posées une aux quatre angles et une au milieu de chaque face.

L'ancien clocher, beaucoup moins considérable que son remplaçant, menaçait ruine depuis bien des années. Réparé en 1724, ces réparations n'avaient point diminué le mal : on dut en démolir le haut et défendre de mettre les cloches en branle. Ces moyens palliatifs ne suffisant bientôt plus, il fallut se décider à un renouvellement

ront tenus de rendre les ouvrages conformes à leurs plan, dessein et devis, le tout véritable pierre de Calissane fine, avec les trois portes et les trois vitres (fenêtres), le tout de la qualité marquée au devis. Les debris tant bois, pierre, fer que vitres appartiendront aux entrepreneurs, lesquels ne seront pas obligés, apres leur ouvrage fait, de rabaisser le terrain, mais bien ils seront tenus de faire trois marches de pierre dure, une à chaque porte, de demi pan (0,12°) d'hauteur et plus s'il est bon. — » R. D. 19, f° 668.

complet. Les pressantes réclamations des propriétaires voisins craignant sans cesse de voir leurs maisons écrasées sous les ruines de cette masse, déterminèrent le conseil de ville à faire cette dépense. De 1729 à 1736 différentes conférences eurent lieu entre les consuls et le chapitre pour s'accorder sur la part de dépense afférente à chacun des deux corps, et en 1736 il fut enfin arrêté de raser entièrement le vieux clocher et de le reconstruire sur place nette. L'adjudication des travaux fut passée le 17 juin au prix de 25,000 l. Plus grand, plus fort, plus décoré que l'ancien, quoiqu'il le soit fort peu en réalité, ce nouveau clocher, dont la hauteur fut fixée à dix-huit toises, se termina en trois années. En donnant aux murs de la base une épaisseur de neuf pieds et à la partie vide un diamètre de seize pieds, cette construction prit l'emplacement de la chapelle de Sainte-Anne (1). Il fut alors indispensable de fermer une partie de l'arcade de cette chapelle, dans l'intérieur de l'église, afin de donner au mur de cette partie une épaisseur égale à celle des autres faces. Pour ne pas faire perdre cependant à l'église une chapelle qui lui était nécessaire, on pratiqua, dans

(1) Le nom de Sainte-Anne donné à cette chapelle après la suppression de l'ancien autel placé sous la coupole, fut remplacé plus tard par celui de Saint-Cristophe. Il paraît, du reste, que c'était le sort des chapelles de cette église de changer fréquemment d'invocation, car on trouve dans les différents comptes, des réparations aux chapelles de Saint-Jacques, de Saint-Maure, de Notre-Dame-de-Bon-Voyage et autres dont la position est aujourd'hui tout à fait inconnue.

le massif des murs , au rez-de-chaussée, trois niches, l'une en face de l'entrée , les deux autres sur les côtés, pour donner, dit le devis, « de l'aisance dans ladite chapelle et y placer un confessionnal , l'autel et les fonts baptismaux. » Ce monument , commencé en 1737, fut achevé en 1740, et coûta, tout compris, prix-fait et accessoires, 30,862 l. 43 s. 48 d. (1)

(1) Un article du compte des frais accessoires porte : « Le 16 fevrier 1738 , donné aux ouvriers qui ont travaillé à donner secours aux personnes qui se trouvaient sous les pierres eboulée du tas qui étoit dans l'église, le soir de la fete des rois , 27 l. ».



LÉGENDE DU PLAN.

1. Ancienne église cathédrale.
2. Porche militaire constituant la tour dite des Phocéens.
3. Abside et maître-autel, aujourd'hui chapelle de Saint-Joseph.
4. Chapelle de Sainte-Anne, où se trouvait le clocher.
5. Chapelle de Saint-Michel.
6. Passage pour la sacristie.
7. Sacristie.
8. Appendice pour l'agrandissement de l'église.
9. Couloir pour se rendre à la cour du chapitre.
10. Chapelle de Saint-Cyprien avec son dôme.
11. Croisillon ajouté en 1688, formant le sanctuaire de la chapelle de Notre-Dame-des-Saintes-Reliques.
12. Partie ajoutée en 1653 pour agrandir l'église.
13. Sanctuaire.
14. Chapelle du Saint-Sacrement ou *Corpus Domini*.
15. Nouvelle sacristie, construite en 1695.
16. Placage et décoration de la nouvelle façade, exécutée en 1696.
17. Portes ouvertes à cette nouvelle façade.
18. Avancement pris sur la place pour la construction du nouveau clocher, bâti en 1737.
19. Nouvelle chapelle de Saint-Cyprien, à l'entrée de la ruelle qui séparait les deux monuments.
20. Escalier et passage de la petite porte latérale.

21. Porte par laquelle l'évêque venait de son palais à la sacristie.
22. Porte par laquelle les gens de l'évêque arrivaient du palais dans l'église.
23. Chapelle des fonts baptismaux, établie par la clôture du passage du porche militaire.



RECTIFICATIONS.

Je profite de l'occasion de la présente Notice pour rectifier un passage et relever une erreur typographique contenus dans le mémoire sur *l'État primitif de la ville de Toulon et de son port*, inséré dans le *Bulletin* 1 et 2 de 1850.

A la page 80, ligne 17, c'est 1760 qu'il faut lire, au lieu de 1660.

A la page 76, à propos de l'agrandissement de l'Arsenal sous Louis XIV, j'ai dit que le commissaire général Arnoux avait fait exécuter, en 1641, de grands travaux dans l'ancien arsenal de Henri IV. En cela j'avais été induit en erreur par une brochure publiée en 1849, sous le titre de : *Recherches historiques sur l'administration de la marine française, de 1629 à 1815*. Ce n'est que vingt-sept ans plus tard que le sieur Arnoul, et non Arnoux, fut appelé au poste d'intendant de la marine à Toulon. Des recherches faites, soit aux archives du contrôle du port de cette ville, soit dans la correspondance de Colbert avec les intendants du port de Toulon, au ministère de la marine, pour un travail sur P. Puget, m'ont fait connaître qu'avant Arnoul divers autres personnages avaient rempli les fonctions d'intendant de la marine en ce port ; et sans remonter plus haut que l'année 1660, je citerai MM. de la Guette en 1663, d'Infreville en 1669, Matarel en 1670, puis Arnoul en 1679. Ce dernier était commissaire général des galères à Marseille, quand, à la mort de l'intendant Matarel, il fut appelé à le remplacer.

J'ai dit aussi, d'après M. Vienne (*Promenades dans Tou-*

lon), qu'un incendie survenu en 1677 avait déterminé l'agrandissement de l'Arsenal : c'est encore une erreur ; des pièces authentiques trouvées depuis, m'ont démontré que cet incendie , survenu le 22 avril 1677, dans les étuves de la vieille corderie , ne fut pour rien dans cet agrandissement, qui était commencé depuis plus de dix ans. En 1678 fut même terminé l'édifice de la nouvelle corderie, construite sur les plans et sous la direction du chevalier de Clairville, commissaire général des fortifications, et dont les fondements avaient été jetés en 1668. Le chevalier de Clairville étant mort le 11 août de cette même année 1678, Vauban lui succéda, et c'est alors qu'il continua, en leur imprimant le cachet particulier de son génie, les projets de son prédécesseur pour le nouvel arsenal de Toulon.



LITTÉRATURE.



MARGUERITE.

QUATRE ANS D'AMOUR.



Histoire du siècle dernier.

Je voudrais, me dit un soir une personne à qui je désirais infiniment plaire, que vous me contiez une histoire très passionnée, un peu moqueuse et ayant un côté édifiant.

— Je sais, répondis-je, une légende d'une espèce toute particulière, qui pourra peut-être vous satisfaire. Mon histoire, en tous cas, aura pour vous cet intérêt que presque tous les personnages vous en sont connus. Suivant moi, il y a, entre l'héroïne et vous, nombre d'analogies que, pour la plupart certainement, vous refuserez d'admettre. Quant au héros, j'ai toujours eu, je vous l'avoue, l'ardent désir et même la prétention secrète de lui ressembler.

CARACTÈRES ET RÉCITS, par DE MOLÈNES.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} janvier 1850.

MARGUERITE.

QUATRE ANS D'AMOUR.

I.



u commencement de septembre 1849, le choléra qui désolait Marseille depuis plusieurs mois, envahit enfin Toulon.

Bien que le nombre de ses victimes dût être moindre qu'en 1835, il débuta comme à cette époque d'une manière terrible et soudaine. L'épouvante et le deuil pénétrèrent, dès les premiers jours, dans les maisons et dans les cœurs. L'émigration fut immense ; les routes qui aboutissent à la ville offraient un spectacle navrant. Elles étaient encombrées de charrêtes chargées de hardes et de matelas roulés

à la hâte, sur lesquels s'étaient entassés avec précipitation les femmes éperdues, les enfants effarés, les vieillards sombres, au front couvert de rides et de terreurs. Les miasmes homicides dont l'air était saturé, sem-

blaient inoculer l'effroi dans les cœurs où ils ne versaient pas la mort. Des familles entières partaient sans savoir où elles allaient, où elles s'arrêteraient, n'attendant que d'un hasard hospitalier l'abri et la nourriture auxquels, du reste, elles ne songeaient même pas. On eût dit une armée en pleine déroute. Chacun s'empresait de fuir, sans regarder en arrière, la ville maudite dont la colère de Dieu venait d'ouvrir une troisième fois les portes à l'épidémie dévorante, à l'immonde fléau.

La cité elle-même ressemblait à une nécropole. La détresse y était à son comble, surtout parmi les travailleurs. Par une conséquence fatale de la désertion générale et de la fermeture des ateliers, les approvisionnements devenaient de plus en plus rares et la cherté des denrées augmentait en raison de la misère toujours croissante. Mais, dans ces catastrophes affreuses, la charité publique, il faut le reconnaître, est infinie comme le mal, et ceux qui pouvaient fuir se dépouillaient généreusement en faveur de ceux qui étaient forcés de rester. Rien n'est plus souverainement efficace que la menace permanente d'une mort immédiate pour supprimer l'égoïsme ! C'est la balance où l'on reconnaît ce que pèsent en réalité les frivoles biens de ce monde.

Dans l'intention louable de prévenir ou tout au moins d'atténuer l'effroi des habitants, l'administration municipale, de concert avec le clergé, avait interdit tout l'appareil extérieur des cérémonies funèbres. Plus de tentures noires suspendues au seuil des demeures visitées par la mort, plus de glas, plus d'inhumations même pendant le jour. C'était le silence des cimetières substitué brusque-

ment à tous les bruits de la vie. Les magasins étaient scellés comme des tombes, les navires avaient gagné la haute mer, les régiments étaient consignés dans les casernes, les rues étaient désertes. Les médecins, les prêtres et les magistrats erraient seuls, appelés par le dévouement où le devoir au chevet des agonisants, dans cette lugubre solitude.

Et cependant, le ciel était splendide. Son azur était lumineux, limpide et profond, et le regard inquiet pouvait faire le tour des quatre points cardinaux sans y rencontrer un nuage comme la main.

A peine, au lever du soleil, les brumes cendrées de l'automne montaient-elles de la mer, comme l'encens d'une cassolette qu'on allume. Mais la première brise les dispersait et l'atmosphère reprenait bientôt sa sérénité immuable.

D'où venait donc l'impalpable poison qui s'infiltrait dans les poumons humains avec l'air respirable? Quelle était la cause de ces émanations mortelles dont les effets rappellent les vengeances bibliques de Dieu? à quoi les attribuer et à qui demander un conseil sauveur, quand la science elle-même s'avouait impuissante et vaincue devant le mal et restait muette et consternée sur les corps livides des victimes, passés à l'état de cadavres avant même que la vie les eut complètement abandonnés? Comment ne pas frémir au voisinage du monstre dont la cruauté, rivalisant avec la foudre de promptitude et de bizarrerie, frappait indistinctement les enfants et les vieillards, le pauvre et le riche, tuait le nourrisson sur le sein de sa mère sans que celle-ci s'en doutât, et se glis-

sait, vipère invisible, entre l'étreinte de main de deux amis dont, le lendemain, l'un ne devait plus revoir l'autre ?

Nous suivîmes le flot des fuyards et nous allâmes nous réfugier dans une petite maison de campagne située à quelques kilomètres de la ville seulement, entre la route d'Italie et la montagne de Faron. La proximité du faubourg de Saint-Jean-du-Var, où une ambulance avait été établie grâce à la prévoyance de l'autorité locale, et où nous étions au moins sûrs d'avoir sous la main tous les aliments nécessaires pour vivre sans privations, détermina notre choix. Nous nous trouvions ainsi hors du foyer principal de l'épidémie et nos yeux n'étaient pas incessamment affligés des horreurs que l'intérieur de la ville présentait.

Nous nous installâmes le plus commodément possible dans cette retraite, trop étroite à coup sûr pour abriter en temps ordinaire les douze personnes environ dont se composait notre famille. Mais nul de nous ne songeait certainement à se plaindre de l'exiguité de la place qui lui était assignée. Une de nos compagnes, belle et brune jeune fille de dix-huit ans, s'écria en faisant le tour d'un très petit appartement dont la moitié seulement lui était destinée et qui devait lui servir à la fois de chambre à coucher, de cabinet de toilette et d'atelier : « Bah ! il y a toujours plus de place et d'air ici que dans un cercueil ; et il y a de plus du soleil et de fleurs ! »

Cette enfant, la plus spirituelle et la plus courageuse femme que j'ai vue pendant ces circonstances douloureuses, était la consolation de tous ceux qui l'entouraient. Elle riait et chantait presque toujours et sa gaiété était sym-

pathique parce qu'elle n'était pas l'oubli égoïste des souffrances d'autrui, mais, bien au contraire, le désir généreux de les adoucir.

Il ne fallait cependant pas songer à jouir sans inquiétude de la demi-sécurité que nous pouvions nous promettre dans notre hermitage. Nous avions laissé, dans la ville ravagée, des êtres aimés dont le sort nous alarmait beaucoup : un entre autres que sa position de fonctionnaire y retenait inexorablement. C'était par lui que nous recevions les nouvelles de la ville et que nous apprenions le chiffre quotidien des victimes que le fléau inscrivait sur son immense martyrologe. C'était le seul signe de vie qu'il nous donnât. Bien qu'absorbé par des travaux auxquels sa robuste organisation suffisait à peine, il ne manquait jamais de nous écrire. Seulement, il ne parlait jamais de lui. Son affection et son dévouement n'oubliaient personne ; mais il s'oubliait lui-même. Nous en vîmes à être si inquiets sur son compte que nous décidâmes de lui écrire pour le prier de venir nous voir à son premier loisir.

L'épidémie avait alors atteint son paroxysme. Bien que les journées fussent humides et brumeuses, l'été décochait ses derniers rayons, comme des flèches acérées, sur la terre brûlée. La chaleur était suffocante et nous nous enfermions rigoureusement dans l'intérieur de la maison pour nous soustraire à l'influence de ce mélange d'eau et de feu qui constitue l'atmosphère cholérique.

Un soir que nous n'avions pas reçu de nouvelles de la ville et qu'au moment de nous séparer, nous nous regardions mutuellement avec plus de tristesse que de coutume, nous crûmes entendre le galop d'un cheval sur le

chemin voisin. Nous supposâmes que c'était quelque médecin appelé précipitamment au chevet d'un malade. Toutes les avenues de l'habitation étaient fermées avec soin et nous n'entendîmes pas une voix que nous aurions reconnue entre mille, celle de notre ami, qui entonna pour annoncer son arrivée et pour se faire reconnaître, l'air que chante le père *Sincère*, le vieux chevrier, dans le premier acte du *Val d'Andorre* : air qu'il aimait et qu'il nous avait lui-même enseigné. Nous apprîmes, le lendemain, par une lettre de lui, qu'il était venu d'Ollioules, où il allait coucher tous les soirs, emporté comme les héros fantastiques des ballades de Goethe, au grand galop d'un cheval corse dont les sabots faisaient jaillir de pâles éclairs des cailloux du sentier ; et qu'il n'avait pas pu abandonner un instant les étriers pour sauter par dessus les murs et nous venir éveiller.

Nous fûmes désolés d'avoir manqué cette occasion d'étreindre ses mains et nous lui reprochâmes son voyage imprudent qui pouvait avoir pour lui des conséquences funestes dans de pareils jours et à pareille heure surtout. Il revint quelques jours après nous demander pardon de l'inquiétude qu'il nous avait causée et nous remercier avec effusion de notre sollicitude pour lui. C'est un des caractères les plus doux, un des êtres les plus solidement aimants que j'ai rencontrés dans ma vie.

Le choléra étant enfin entré dans sa période de décroissance, notre ami vint nous voir moins rarement. A chaque visite, il nous apportait des consolations et des encouragements. Sa parole persuasive nous inspirait, sur la disparition prochaine de l'épidémie, un espoir qu'il ne

partageait peut-être pas avec nous. Il nous apportait aussi des parfums qui, disait-il, avaient la réputation de préservatifs efficaces et dont la possession rassurait du moins la terreur de nos femmes. Il savait par expérience qu'en de semblables cas, c'est surtout le moral qui s'affecte; que la panique suffit souvent pour provoquer l'invasion du mal auquel elle prédispose, et il puisait dans son cœur ces consolations énergiques ou puériles qu'il administrait à chacun selon son tempérament ou son degré d'effroi.

Vers le 15 octobre, les pluies d'équinoxe dont on souhaitait la venue avec tant d'impatience, espérant sans doute qu'elles épureraient l'atmosphère, commencèrent à désaltérer la campagne. Nous regardions par la fenêtre les arbres jaunis et les fleurs desséchées pomper avec avidité, par tous leurs pores, les gouttes d'eau que le ciel leur mesurait encore avec parcimonie.

Il était deux heures du soir et nous nous disions tristement : « Notre ami ne viendra pas aujourd'hui. »

Tout-à-coup, nous vîmes apparaître à l'extrémité du chemin son long burnous africain aux franges de soie rouge, dont il s'enveloppait habituellement contre la pluie. A peine fut-il arrivé que de gros nuages lourds et noirs se superposèrent sur les nuages gris qui venaient d'éclabousser la terre et que de rapides torrents d'eau s'échappèrent à grand bruit de leurs flancs.

— La pluie menace de tomber sans interruption jusqu'à ce soir, nous dit-il avec aménité, bien qu'il fut visiblement contrarié de ce contre-temps. Me voici votre prisonnier de par l'escadron de nuées qui évolue sur nos têtes

au commandement du vent. Je vais devenir maussade et ennuyeux à me faire chasser si vous ne m'obligez pas à vous inventer une distraction quelconque.

— Nous ne vous y obligerons pas du tout, répondit la jeune fille brune ; mais nous vous en supplierons au nom de notre désir que vous avez prévenu.

— Voulez-vous, ajouta-t-il en souriant à son interlocutrice, perdre votre temps à écouter une histoire dont j'ai compulsé les éléments dans les archives de la commune et que je compte publier dès que j'aurais eu le loisir d'en coordonner les matériaux et de l'écrire ?

— Oui, oui, répliquâmes-nous tous à la fois.

— Aussi bien, reprit-il, c'est une distraction qui vaut bien une partie de loto ou d'écarté. Nous avons tant de fois, vous vous en souvenez ? rempli nos soirées d'hiver, au coin du feu, et nos longues journées d'été, à la campagne, par des récits de ce genre, que celui-ci nous rappellera d'heureux jours déjà bien loin de nous. Mon récit d'aujourd'hui aura même un attrait de plus pour vous, mesdames, car c'est une histoire d'amour, une véritable histoire ; et vous pourrez, si mes héros vous intéressent, pleurer sur leur sort, sans craindre d'égarer vos larmes sur des êtres chimériques et sur des malheurs de fantaisie.

— Mais commencez donc, s'écrièrent plusieurs de nous. Voyez comme nous sommes attentifs et silencieux.

— D'autant mieux, interrompit la jeune brune, qu'un coup de mistral peut, d'un moment à l'autre, chasser les nuages auxquels nous devons une joie dont nous sommes sevrés depuis si longtemps et ouvrir à deux battants la porte des champs au narrateur et à l'histoire promise.

— Un instant encore ! ajouta notre ami qui prenait un malicieux plaisir à aiguillonner la curiosité de son auditoire féminin. J'ai une dernière réserve à faire avant de commencer. Je vous ai dit que j'allais vous raconter cette histoire telle que je l'ai recueillie moi-même. N'attendez pas un dénouement à grand effet comme ceux qu'on peut préparer à l'aise quand on a l'insigne honneur d'être fabricant de nouvelles ou de drames. Ce que j'ai à vous dire est si simple et si naturel que je crains de vous voir regretter, quand j'aurais fini, le temps et l'attention que vous m'aurez daigné accorder. Stipulons donc bien nos conditions d'avance, pour prévenir toute déception. Vous ne me demanderez pas de dénouement : je n'en ai pas à vous donner. Le manuscrit où j'ai puisé ces faits est resté inachevé et je ne suis pas moi-même capable d'inventer une conclusion quelque peu raisonnable; vous en trouverez une ce soir à la veillée et vous me la transmettez pour la faire figurer à la fin de cette histoire si, comme j'en ai le projet, je me décide à la publier un jour. C'est bien convenu?

— Oui, oui, répétâmes-nous tous ensemble.

— Eh bien ! alors, resserrez le cercle autour de moi, comme disait Charles Nodier, le ravissant conteur, aux enfants avides de ses délicieuses historiettes ; et écoutez bien.

II.

« Les montagnes calcaires qui enserrent Toulon dans un vaste demi-cercle de fortifications naturelles, et que les

hommes, complétant l'œuvre cyclopéenne de la nature, ont reliées par un réseau de redoutes inexpugnables, n'ont pas toujours été arides et nues comme vous les voyez aujourd'hui. Il est possible qu'à la suite des soulèvements volcaniques qui entassèrent vers le ciel ces roches énormes, leurs crêtes, exposées aux éclats immédiats de la foudre et aux dévastations des ouragans méridionaux, soient restées pelées comme le sont, du reste, tous les sommets du littoral. Mais sur leurs versants, fécondés par notre beau soleil, s'élevaient des forêts de pins et de chênes centenaires. Ces ravins où croissent avec peine quelques thyms rachitiques et quelques maigres lentisques ; ces plateaux où l'agriculture moderne épuise ses efforts à acclimater quelques oliviers rabougris et stériles, étaient couverts de feuillages épais à l'ombre profonde desquels les grives et les merles siffleurs cachaient leurs nids. Le pays n'était pas désolé, alors, par les sécheresses sahariennes que nous subissons chaque année pendant les six mois de l'été. Les forêts, arrêtant les nuages au passage, leur arrachaient ces pluies bienfaisantes qu'ils vont répandre maintenant sur le front chargé de sapins des Alpes maritimes. De frais ruisseaux gazouillaient là où nos pieds ne rencontrent plus que des sentiers sablés de laves broyées par le soulier ferré des chevriers et par le sabot des mules. La Provence méritait, sous tous les rapports, le doux nom de *gueuse parfumée*, comme l'appelait M^{me} de Sévigné, et celui de *jardin de la France* que les troubadours lui avaient donné. C'était bien réellement un échantillon du Paradis terrestre transplanté sur les rives heureuses que les va-

gues de la Méditerranée caressent de leurs lèvres d'azur.

« Sur le versant de ses collines s'élevaient, dans des massifs de citronniers, d'orangers, de vignes, de genêts et de lilas, de rares mais nobles et spacieuses habitations où l'architecture avait réflété à la fois les traditions naïves du moyen-âge et les sauvages splendeurs des forêts locales. On voyait, au coucher du soleil, se promener sur les terrasses blanches ombragées de palmiers, de belles dames suspendant leurs bras gracieux à celui des consuls de la ville, à celui des commandants des galères royales, et deviser d'amour et de poésie tout en contemplant le magnifique panorama de la rade bleue, où les mâts et les banderolles des navires découpaient leurs silhouettes effilées sur l'horizon empourpré. Notre célèbre artiste Courdouan vient de créer, à l'aide de ces souvenirs que, dans nos heures d'expansion poétique, nous avons souvent évoqués ensemble, un des plus charmants et des plus parfaits pastels qui soient éclos sous ses doigts inspirés.

« Mais, la grande tempête de quatre-vingt-treize balaya ces vieux châteaux et la hache des charpentiers abattit, pour les transformer en vaisseau de guerre, ces austères forêts. Les bûcherons et les chevriers achevèrent l'œuvre des charpentiers et de la Révolution, en dépouillant ces montagnes des derniers arbustes qu'elles nourrissaient. Les pluies torrentielles de l'hiver charrièrent dans la plaine les terres de ces versants, qui n'étaient plus retenues par les racines des végétaux; et c'est ainsi que nos belles collines sont devenues sèches et désolées comme nous les voyons depuis cette époque. Grâce au mor-

cellement de la propriété poussé à sa plus simple expression autour des grandes villes, des milliers de clôtures rivales se sont enchevêtrées sur les flancs de ces collines ; des cabanes badigeonnées, prosaïques et laides, ont été bâties les unes à côté des autres sur des milliers de simulacres de propriété sans grandeur, sans charme, sans caractère et sans fertilité. La civilisation, en mutilant les forêts sacrées, a détruit le printemps dans nos climats : comme, en mutilant les douces illusions et les saintes croyances de nos pères, elle a détruit le printemps de la vie au cœur des générations modernes.

« Tout me porte à croire que le théâtre des faits que je vais vous raconter le plus succinctement possible, fut l'endroit même à l'abri duquel nous bravons, à cette heure, les averses que nous appelions depuis si longtemps. Seulement, ne l'oubliez pas, ce théâtre avait un cadre grandiose de verdure, d'eaux vives et jaillissantes, que les hommes ont détruit et qu'ils regretteront éternellement parce que la bonté de Dieu, justement indignée de leur vandalisme, ne le leur rendra sans doute plus.

« Vers la fin du règne de Louis XVI, une famille appartenant à la classe aisée des bourgeois du temps, vint s'établir dans une coquette villa située sur la partie la plus déclive et la plus fertile de ce coteau. Elle était composée de huit personnes : du père et de la mère : deux vieillards encore robustes et exempts de toute espèce d'infirmités, d'un fils d'une trentaine d'années, marin à bord des galères de l'État et de cinq filles issues de deux lits différents, un divorce consenti mutuelle-

ment entre la mère et son premier mari étant intervenu quelques années après leur union. Deux de ces filles étaient déjà mariées à cette époque. La plus jeune s'appelait Marguerite. C'est l'héroïne de cette histoire, c'est notre Juliette.

Il existait sur les marges de la route voisine qui conduit à la Valette, et qui n'était alors qu'un chemin étroit et tortueux dont on retrouve encore plusieurs tronçons dans les propriétés riveraines, une autre famille placée à quelques degrés plus bas dans l'échelle sociale, vivant à l'aise cependant des produits du métier qu'elle exerçait à la ville. L'aîné de cette famille avait atteint sa vingt-quatrième année : l'âge des austères passions ! Il se nommait Louis. C'est notre Roméo.

« Je vous fais grâce de son portrait. Les écrivains de nos jours suppriment dans leurs œuvres les portraits d'hommes et consacrent galamment les pages qu'ils économisent ainsi à de complaisantes et prolixes descriptions de toilettes et de visages féminins. Ces écrivains ont raison. Les hommes, surtout les héros de roman, sont en général assez laids et assez fats pour mériter ce châtiement. En revanche les femmes sont toujours assez belles et assez spirituelles pour qu'on leur rende plus que jamais les hommages dus à la beauté et à l'esprit, qu'elles personnifient.

« Je suivrai, s'il vous plaît, le système de nos écrivains : c'est tout naturel, puisque je l'approuve. Je ne vous dirai rien de Louis. Sachez seulement qu'une grande précocité d'intelligence l'avait de bonne heure élevé au dessus du cercle banal où s'agite la vie des individus

de sa condition ; qu'il était doué d'une sensibilité exquise et que des travaux littéraires, accomplis par lui sans autre maître que l'inspiration naturelle, lui avaient acquis une réputation brillante en dehors même des limites du clocher.

— Ah ! mon Dieu, dit la jeune fille brune, en interrompant le narrateur : c'était un poète !

— Précisément, répondit-il.

— Tant pis, reprit-elle. Je déteste cordialement cette race-là. Ce sont des êtres fantasques et brouillons, malheureux par système, chassant aux rimes même aux genoux de leurs maîtresses, n'adorant les femmes qu'en vers et, enfin, n'ayant d'amour sérieux et durable que pour leur muse qu'ils accablent de caprices exigeants et de fades caresses et qui s'en venge en les rendant insupportables à tout le monde.

— Est-ce que, par hasard, répliqua notre ami, vous en aimeriez quelqu'un, mademoiselle, que vous les connaissez si bien et que vous affichez tant d'aversion pour eux ?

— Moi ? je m'en garderais bien, s'écria-t-elle d'un ton si affirmatif que tout l'auditoire sourit. Elle avait rougi comme une cerise mûre.

La discrétion ne permettait pas au narrateur de pousser l'interrogatoire plus loin. Il reprit donc avec le plus grand sérieux :

« Je vous dois pourtant le portrait de Marguerite. Il serait impardonnable de traiter légèrement un sujet aussi grave que celui-là. Figurez-vous qu'elle avait seize ans : l'âge d'aimer ! Je ne vous dirai pas qu'elle était belle : la

beauté, vous le savez, est relative. Le Hottentot ne la voit que dans la Vénus noire aux hanches énormes, au teint de grillon, aux lèvres épaisses, couleur de coquelicot et aux longues et blanches dents de tigresse. En Europe, quelques-uns la trouvent dans la femme de vingt-cinq à trente ans, blonde, grasse, sentimentale et nonchalante; d'autres, dans la jeune fille de quinze à vingt ans, brune, svelte, alerte et pétulante. Je suis de ces derniers, n'en déplaise à ma jolie voisine qui me regarde avec des yeux empreints de colère, comme si un seul cheveu de ma tête pensait à tourner en compliment à son adresse cet aveu de mon goût personnel. Ce que je puis affirmer, c'est que la beauté de Marguerite ne consistait pas uniquement dans les traits, mais, pour me servir d'un admirable passage de George Sand : dans la noblesse du front, dans la grâce irrésistible des attitudes, dans l'abandon de la démarche, dans l'expression fière et mélancolique de la physionomie. C'est pour elle qu'on aurait dû créer le mot de *charme* qui s'appliquait à toutes ses paroles, à tous ses regards, à tous ses mouvements. Je suis sûr que vous l'aimez déjà. Attendez.

« Elle était petite et brune comme une vierge grecque. Elle avait une taille fine, à remplir à peine les deux mains; des doigts d'enfant, roses et fluets, sur lesquels on aurait laissé ses lèvres errer éternellement; des bras ronds et blancs, couverts d'un duvet imperceptible et soyeux comme une gorge de tourterelle; des joues ordinairement pâles et transparentes, mais fermes et polies, accusant sous cette pâleur une énergique santé. Sa bouche était petite et fraîche comme un camélia. Marguerite la tenait

presque toujours ouverte, parce qu'elle riait toujours, en dépit des obsessions de la coquetterie qui lui conseillait de la tenir fermée afin de cacher ses dents, dont l'émail, il faut l'avouer, était quelque peu altéré. L'altération des dents est fort commune parmi les femmes du Midi.

« Mais ce qu'elle possédait de plus beau, c'était sans contredit ses yeux dont il était impossible de soutenir l'éclat sans en être troublé jusqu'aux plus secrets replis du cœur. La couleur de leurs prunelles n'a pas encore de nom dans notre langue. C'était un mélange lumineux de l'azur tendre de la mer et de l'azur sombre du ciel. On eût dit deux grosses perles d'indigo en fusion. Ils produisaient dans tous les cas des effets analogues à ceux de l'électricité : s'ils vous repoussaient, vous vous sentiez foudroyé ; s'il vous attiraient, tout votre être s'élançait vers elle comme l'acier vers l'aimant. J'ai dit tout à l'heure en copiant George Sand que le mot de *charme* aurait dû être créé pour Marguerite. C'était en effet, s'il faut en croire le manuscrit où j'ai puisé les choses que je vous raconte, un charme qu'elle jetait sur tous ceux qui l'approchaient. Ce charme opéra plus profondément que sur tout autre sur le cœur de Louis.

« Finissons pourtant son portrait.

« Marguerite avait des pieds plutôt grands que petits. C'était un résultat de son éducation presque exclusivement champêtre. A cet époque, la mode des petits pieds, qui a martyrisé tant de jolis orteils, ne s'était pas encore introduite en France. Le beau sexe ne s'était pas encore avisé de singer les Chinoises qui marchent (—si toutefois on peut appeler cela marcher, —) sur d'informes béquilles de chair.

On n'avait pas inventé *Cendrillon*, cet opéra bâti sur une pantoufle microscopique, dont l'influence funeste a estropié plusieurs milliards de pieds mignons. On conservait, au contraire, les traditions du moyen-âge qui professait une artistique vénération pour les grands pieds et qui en avait fait même un titre de noblesse pour les femmes : témoin le poème royal de BERTHE AUX GRANDS PIEDS, écrit au XIII^e siècle, à la cour de Philippe le Hardi, en l'honneur de la femme de Pépin le Bref, par le poète Adenés, originaire du Brabant. Voyez, du reste, si l'antiquité qui a poussé si loin l'art de la statuaire et le sentiment de la beauté idéale a fait des pieds d'enfant à la Vénus de Milo ? J'ai conservé, pour ma part, dussè-je scandaliser bien des femmes, le goût de nos ancêtres à cet égard. Que dirait-on d'un architecte qui serait assez fou pour construire une colonne sur un piédestal d'une dimension moindre que le fût ? Du reste, les pieds de Marguerite, tels qu'ils étaient, ne l'empêchaient pas de courir comme une biche agile dans les collines et de marcher dans les salons avec la grâce délicate et la précaution dédaigneuse d'une bergeronnette sautillant au bord des ruisseaux.

« Maintenant, au physique, vous la connaissez complètement ; quant à son cœur, la suite de ce récit vous le révélera.

« Par une éblouissante matinée de printemps, Marguerite qui se levait d'habitude en même temps que le soleil, ouvrit la fenêtre de sa chambre et vint, à demi endormie encore, comme elle le faisait tous les jours, écouter les rossignols, blottis dans les jasmins, et saluant l'astre-Dieu des dernières strophes de leur hymne nocturne. Elle

rejeta en arrière, par un geste charmant de coquetterie enfantine, ses longs cheveux qui pendaient négligemment sur ses épaules de neige et les premiers rayons du soleil vinrent dorer son sein immaculé, à peine voilé par un foulard de batiste blanche. Je vous observe que la plus rigoureuse pruderie n'aurait rien à reprocher à cette toilette matinale, puisque Marguerite vivait à la campagne, dans la solitude et que, d'ailleurs, il n'est pas d'exemple que le soleil ait jamais poussé l'indiscrétion jusqu'à se vanter de ce qu'on lui laisse entrevoir de pareils trésors. La jeune fille, accoudée à la fenêtre, aspirait à pleine poitrine la brise fraîche et saine du matin, tout imprégnée de rosée et du parfum des fleurs, et dont le souffle faisait frissonner la cime des grands arbres avec un bruit aussi doux que le frôlement d'une robe de satin.

« Tout à coup, elle crut entrevoir, dans les massifs de genêts et de lilas qui encadraient le parterre devant la villa, deux yeux ardents fixés sur elle. Elle se redressa brusquement, croisa ses bras nus sur son sein et plongea son regard rapide et sûr dans la direction des genêts, afin de se bien convaincre qu'un homme avait eu l'audace inouïe de venir l'épier ainsi.

« Le soleil lui vint en aide en ce moment ; il franchit la crête des pins voisins et, pénétrant à travers les genêts chargés de gousses dorées comme ses rayons, il montra à Marguerite le visage de Louis.

« Alors, elle se pencha avec la souplesse de reins d'une panthère, en dehors du cadre de la fenêtre. Ses grands yeux flamboyèrent comme ceux d'une chatte au milieu des ténèbres et, fouillant dans la poitrine de l'imprudent

jeune homme , ils y secouèrent toute la flamme dont ils semblaient eux-mêmes rayonner.

« Elle se releva ensuite, impassible , sans précipitation, sans colère et sans effroi , sourieuse presque , et ferma la croisée derrière laquelle elle disparut.

« Louis épouvanté avait pris la fuite. Quand il rentra éperdu dans sa maison , il porta la main à sa poitrine en feu dans laquelle il lui semblait qu'un grand vide venait de se faire et il s'aperçut, en effet, avec désespoir, que le regard de Marguerite lui avait emporté le cœur.

III.

« Louis resta cloîtré toute la journée dans sa maison dont il ferma, même à l'air et au soleil, les portes et les fenêtres. Tout le jour il sonda courageusement son âme pour en connaître le fond ; tout le jour il s'efforça d'apaiser les sentiments tumultueux qui le bouleversaient pour les analyser et pour se rendre bien compte de la nouvelle situation que le regard de Marguerite venait de lui faire. Voici quel fut pour lui le résultat de cet examen :

« Défendez, — se dit-il à lui-même , en marchant à grands pas dans sa chambre qu'envahissaient déjà les ombres du crépuscule , — Défendez à l'acier de s'élancer
« vers l'aimant, à l'aigle de voler vers le soleil, au papil-
« lon de courir vers les fleurs, à la flamme de s'élever vers
« le firmament, à l'eau des fleuves de descendre vers
« l'Océan. Vous verrez de quelle manière ils vous obéi-

« ront. C'est que chaque être, c'est que chaque chose à sa
« loi d'attraction ici-bas et que rien ne peut l'y soustraire.
« Ne dites donc pas au cœur de l'homme de ne pas s'élan-
« cer vers la femme adorée, de ne pas recueillir les ac-
« cords de sa voix, de ne pas s'enivrer du parfum de son
« haleine et du sourire de ses lèvres. A quoi bon rêver
« l'impossible ? La nature permettrait-elle jamais, d'ail-
« leurs, qu'un de ses enfants portât une main sacrilège
« sur son œuvre d'harmonie universelle ? Il n'y a qu'une
« seule volonté qui puisse tuer un amour dans un cœur :
« c'est celle qui l'y a mis, c'est Dieu. J'ai reçu de lui, ce
« matin, ce dépôt sacré. Il ne m'appartient pas plus de
« l'arracher de mon sein que de l'y conserver plus long-
« temps que Dieu ne voudra. Je lui ferai donc un sanc-
« tuaire de moi-même et je le garderai avec jalousie et re-
« connaissance jusqu'à ce qu'il me soit retiré. . . . si tou-
« tefois je n'en ai pas pour la vie. »

« Cette résolution prise, Louis se crut plus calme et plus fort. Il jeta un sourire de fierté et de dédain aux premiers obstacles qui se présentèrent à sa pensée contre cet amour ; il descendit dans la campagne, débita des folies aux étoiles, des distiques aux fleurs et des impertinences aux passants ; il fut tenté d'embrasser avec effusion les arbres qu'il rencontrait et qui semblaient lui tendre fraternellement leurs grands bras noueux chargés de verdure. Bref, il s'avoua qu'il était le plus fortuné des hommes et que tous les rois et les savants de la terre n'étaient à ses côtés que de pitoyables niais pour lesquels il daignait à peine professer une pitié profonde. L'amour l'avait complètement grisé.

« Il erra ainsi jusqu'au lever de la lune. Il était près de minuit et la fraîcheur nocturne commençait à tempérer son accès d'enthousiasme. La première chose raisonnable qu'il fit, ce fut de chercher à reconnaître l'endroit où il se trouvait : c'était le parterre de la villa de Marguerite. Tout naturellement, il pensa que c'était le hasard qui l'y avait conduit. .

« Une idée folle (les idées des amants le sont toutes !) lui traversa l'esprit. Tout le monde dormait dans l'habitation ; toutes les fenêtres étaient soigneusement closes. Il était doué d'une voix qui, sans être belle, avait cependant une certaine étendue et un timbre très sympathique, particulier aux organisations nerveuses et impressionnables. Il se rapprocha de la croisée où il avait vu la jeune fille le matin ; se blottit dans les jasmins grimpants où les rossignols chantaient à plein gosier leurs roulades de mélancolie et d'extase ; puis avec cette merveilleuse facilité d'improvisation des poètes du Midi, il entonna, sur une musique que cette nuit seule entendit et que lui-même ne retrouva jamais dans son souvenir, le couplet suivant :

« Oh ! qu'elle est belle et touchante
Marguerite ! . . . et qui de nous,
Lorsqu'elle rit, parle ou chante,
Ne tomberait à genoux ?
On dirait quand elle passe
Que, de ses longs cheveux bruns,
Il s'exhale dans l'espace
Un sillage de parfums.

« Il s'arrêta un instant. L'émotion le saisissait à la

gorge et l'étouffait. Le silence absolu qui régnait autour de lui avait quelque chose d'effrayant.

« Cependant ce silence même , en se prolongeant , lui rendit son audace. Il reprit avec un peu plus d'assurance cette fois :

Chaque jour sur son passage ,
Je vois tel cœur réputé
Le plus froid et le plus sage ,
Qui s'embrase à sa beauté.
C'est que tout rayonne en elle
Et que ses grands yeux si clairs
Font jaillir de leur prunelle
Un long sillage d'éclairs !

« Rien ne remua.

« Alors , piqué de dépit contre le sommeil volontaire qu'on lui opposait et donnant à sa voix les proportions d'un défi, il termina ainsi :

De parfum et de lumière
Dieu fit son corps souple et beau ,
Et mon âme la première
S'est brûlée à ce flambeau !
Et comme l'aigle dont l'aile
Vole au soleil, Dieu du jour ,
Tout mon cœur vole après elle
Dans un sillage d'amour !

« Arrivé aux dernières syllabes de sa sérénade , il ar-

racha précipitamment à ses pieds une touffe de reines-marguerites et chrysanthèmes, la lança avec autant de force que d'adresse contre la fenêtre de Marguerite, qui rivalisait de mutisme et d'immobilité avec la tombe, et reprit la clé des champs.

« Au moment où il traversait au pas de course les plates-bandes chargées de fleurs et de plantes grasses, Calypso, la blanche levrette de Marguerite, s'élança en aboyant à la poursuite de Louis. Celui-ci avait un superbe épagneul, noir comme l'Erèbe et que, pour cette raison, il appelait Pluton. Pluton ne quittait jamais Louis. Quand l'intelligent animal entendit la levrette s'avancer furieuse contre son maître, il s'accroupit aux pieds de ce dernier dans une attitude de sphynx, attendit tranquillement son adversaire et d'un seul bond il la renversa dans l'herbe.

« Il est même probable qu'il aurait exercé son magnifique ratelier de dents blanches sur les reins flexibles et appétissants de la levrette, si Louis ne l'eût rappelé avec autorité. Pluton était visiblement contrarié de perdre une aussi belle occasion de montrer son dévouement et son courage. Louis le gronda. « Il faut être plus galant que cela avec les demoiselles, entendez-vous? » lui dit-il. Et ils franchirent le parc.

« Ils entendirent longtemps encore la pauvre et intéressante Calypso déplorer par des cris douloureux sa velléité belliqueuse contre les maraudeurs de nuit. Louis et Pluton étaient également fiers, également heureux de leurs exploits. Ils rentrèrent éreintés de fatigue et s'endormirent jusqu'au jour sur des nattes de joncs, sous la tonnelle de l'habitation.

« Marguerite avait tout vu et tout entendu. C'est même un pléonasme de le dire. Elle n'avait pas perdu un vers de la chanson, pas un geste du jeune homme. Elle reprit à l'aube la place qu'elle occupait la veille, à pareille heure, à la fenêtre. La nature lui sembla plus éloquente, plus expansive et plus belle que d'habitude : on eût dit que l'amour émanait de tout ce qui l'entourait. Elle crut même retrouver une réminiscence de la musique de la nuit dans le chant d'un serin des Canaries au plumage d'or, qui chantait avec autant d'étourderie que d'entrain dans l'embrasement de la croisée.

« On parla, dans la journée, à la villa, du bruit qu'on avait entendu la nuit et Marguerite répondit aux interrogations qu'on lui adressait au sujet de cette alerte : « C'est sans doute le murmure des pins agités par le vent, » sur le même ton et avec autant de dissimulation que Sosie répondant à Mercure :

« C'est donc un perroquet que le beau temps réveille. »

« Le jour même eût lieu dans un hameau voisin une de ces fêtes patronales que, dans notre Midi, on appelle encore de notre temps des *romérages*. C'était à cette époque, comme aujourd'hui, le rendez-vous de toute la jeunesse des environs. On y dansait sur l'herbe, sous des tentes de feuillages et de fleurs et les personnes de condition élevée ne dédaignaient pas d'y paraître et même d'y prendre part à côté de la fille des champs et du laboureur en veste de pinchinat.

« Marguerite et Louis s'y trouvèrent à la même heure, comme à un rendez-vous donné d'avance. Il y eût entre eux un échange rapide de regards brûlants. La foule com-

pacte qui se pressait au bal les séparait de temps à autre ; mais à chaque minute leurs yeux se rencontraient de nouveau plus embrasés et plus obtinés qu'auparavant. C'était une fascination.

« Marguerite était vêtue avec une simplicité, un goût et une élégance extrêmes. Elle portait une robe légère, à manches courtes, dont son frère avait apporté l'étoffe des Indes. Quant au nom de la couleur de cette robe, le vocabulaire de la toilette féminine ne l'a pas encore inventé : lui, si fécond, pourtant, sur ce chapitre. C'était comme un mélange de stil de grain et de blanc d'argent, zébré de filets violet-tendre. On eût dit un tissu de rayons de soleil et de neige. C'est la couleur des amples et traînantes dalmatiques que portent les jeunes mandarins de Zhé-Hol, à la cour de la bramanesse de Bengalore. A la ceinture de la jeune fille brillaient deux fleurs de chrysanthème que Louis crût reconnaître pour être de celles qu'il avait lancées la nuit précédente contre la fenêtre de la villa. C'était évidemment une provocation.

« L'orchestre rustique du *romérage* entonna l'air joyeux des *Olivettes*. Marguerite et Louis, mus par cet irrésistible ressort qu'on appelle l'amour, s'élancèrent spontanément dans l'arène, comme si une même main les y avait poussés et ils dansèrent ensemble à l'admiration de l'assistance. Marguerite profita d'un moment de bruit et de tumulte, produit par la chute d'un cavalier maladroit, pour dire à l'oreille du sien :

— « Vous paraissez fatigué, Monsieur. Est-ce que vous n'auriez pas reposé la nuit dernière ?

— « Elle m'a donc entendu, pensa Louis. Et il répon-

dit avec assurance : « Au contraire , mademoiselle , j'ai passé une nuit parfaitement heureuse.

— « Vous êtes un grand imprudent , reprit-elle à voix plus basse.

— « Je suis , répliqua-t-il , un grand malheureux qui vous aime éperdûment et qui a l'audace de vous le dire.

— « Taisez-vous , Monsieur , dit-elle. J'ai dansé avec vous pour vous faire des reproches et non pour écouter une déclaration qui frise l'impertinence et l'outrage.

— « Ne m'écoutez pas , répondit-il avec émotion. Chassez-moi de votre présence comme un maudit ; mais toutes vos rigueurs ne m'empêcheront pas de vous adorer. C'est plus fort que moi , voyez-vous ? C'est un sort que vous m'avez jeté.

— « Mais quel est votre but , en agissant comme vous le faites ? Répondez ?

— Est-ce que je le sais ? reprit-il. Vous êtes belle et je vous aime , je vous le répète ; ne me demandez rien autre en ce moment. Vous voyez bien que je suis incapable de vous répondre autre chose que des folies.

« A cette incroyable réponse , le visage de la jeune fille prit une expression de sévérité foudroyante. Sous le costume semi-indien qu'elle portait , elle eut l'air , un instant , de Dééra , la terrible déesse dont une hache d'or orne la ceinture et qui ne reçoit que des victimes humaines à ses autels redoutés.

« La danse reprit soudain son essor circulaire avec un nouvel entrain et l'entretien n'alla pas plus loin.

« La danse des Olivettes compte parmi les *jeux innocents* où l'on s'embrasse toujours. Marguerite reçut sans

affectation et sans fausse honte le baiser de Louis qui tremblait comme une feuille de peuplier à l'idée d'effleurer de ses lèvres les joues rosées de son amante, mais qui conserva cependant assez de présence d'esprit et de sang-froid pour cueillir avec une dextérité remarquable, au moment de l'*embrassade*, une des blanches fleurs qu'elle portait à sa taille. Il la cacha pieusement dans son sein et s'élança hors du bal plus fou et plus bouleversé qu'il ne l'avait été la nuit précédente.

« Marguerite le revit le soir, sur le chemin de la villa, couché sur le gazon, la face contre terre, dans une situation morale désespérée. Elle accompagnait une de ses sœurs malade depuis longtemps et elle ressemblait à l'ange de la consolation soutenant la douleur humaine dans son voyage de larmes ici-bas. Louis ne les vit pas, tellement les dernières paroles de Marguerite retentissaient encore menaçantes à son oreille.

« Lorsqu'elle eût quitté sa sœur, la jeune fille, émue de pitié, revint sur ses pas. Elle s'approcha de Louis avec un grand calme apparent.

— « Je vous ai parlé durement tout-à-l'heure, lui dit-elle.

— « Hélas ! qu'ai-je fait à Dieu pour être aussi malheureux que je le suis ? répondit-il avec amertume.

— « Ce n'est ni le lieu, ni le moment d'examiner si j'ai eu tort ou raison, continua-t-elle, sans répondre à cette exclamation. Je viens vous dire néanmoins que je me repens de mes paroles à cause de la souffrance que vous paraissez en ressentir. Votre affection ne m'offense pas, bien que je ne voie pas où elle pourrait aboutir pour vous

ni pour moi. J'ai cru devoir en arrêter et en blâmer la manifestation trop hardie de votre part, au milieu d'un bal public. Il se peut que je l'aie fait plus sévèrement que je n'aurais voulu et je vous en renouvelle mon regret. Relevez-vous, Louis. J'oublie vos torts devant votre douleur qui les expie. Oubliez, de votre côté, ce que j'ai pu vous dire de blessant puisque vous voyez que je m'en repens et que je suis venue vous l'avouer sans hésitation.

— « Vous êtes un ange de beauté et de bonté, murmura Louis en s'agenouillant devant elle. Je ne mérite ni votre amour, ni votre pitié. J'ai failli vous maudire tout à l'heure dans un accès de démence et d'impiété. Maintenant je vous bénis de toutes les puissances de mon âme !

— « Relevez-vous, vous dis-je, reprit-elle vivement. Je vous l'ordonne. Ne recommencez jamais les imprudences de la nuit précédente. Elles n'auraient d'autre résultat que de me compromettre et de vous faire honteusement chasser de la villa. Je vous reverrai bientôt pour régler avec vous de quelle manière nous devons vivre désormais vis-à-vis l'un de l'autre.

— « Merci, merci mille fois, s'écria Louis avec les yeux pleins de larmes. Comptez sur mon obéissance aveugle et sur ma soumission absolue.

— « Adieu, dit-elle. On m'appelle.

En effet, une voix qui partait du côté de la villa, appela à deux reprises : « Gotton ! Gotton ! »

— « Me voici, cria-t-elle. Je viens.

— « Quand vous reverrai-je maintenant, dit le jeune

homme en se relevant, et en joignant d'un air suppliant ses deux mains tendues vers elle.

— « Demain au soir, à huit heures, à la ferme de Baptiste, répondit-elle en s'enfuyant.

Et elle s'élança comme une gazelle effarouchée vers la villa.

IV.

« Vous savez que *Gotton* est une contraction du nom de *Marguerite*. Ce nom dont beaucoup de reines ont été baptisées, qui rappelle la plus charmante fleur du printemps et qui est un des plus harmonieux que je connaisse, a subi dans toutes les langues une foule de ces contractions toutes plus abominables les unes que les autres, sans en excepter même celle que je viens de citer. Il semble qu'on ait pris plaisir à le défigurer partout. Ainsi en France, on en a fait non seulement *Gotton*, mais encore *Margot* et *Margoton* qui sentent la vivandière et la fille d'auberge. Les Allemands ont poussé à cet égard la barbarie de leur langue jusqu'à la dernière extrémité. Eux, les musiciens par excellence, de *Marguerite* ils ont fait *Greetchen* ! Si j'étais femme et que je m'appelasse *Marguerite*, j'intenterais un procès en diffamation à quiconque m'insulterait d'un des sobriquets que je viens d'énumérer.

« Aussi, bien que, comme vous venez de l'entendre, *Marguerite* fut appelée *Gotton* dans sa famille, je vous demanderai, par respect et par amour pour sa beauté, de

lui laisser jusqu'à la fin de ce récit son véritable nom.

« La ferme de Baptiste où elle avait donné rendez-vous à Louis , dépendait de la villa. Baptiste avait deux filles que Marguerite aimait beaucoup et en compagnie desquelles elle allait passer une grande partie de ses journées, s'occupant gaîment des travaux de couture et de broderie et revendiquant parfois une petite part dans l'accomplissement des soins fatigants du ménage. Elle trouvait avec raison que rien ne donne plus de contentement au cœur et de santé au corps que de se rendre utile à ceux qui nous entourent , même dans le cercle obscur et étroit d'une famille plébeïenne : peut-être surtout là.

« Le pauvre Louis avait passé la journée dans une agitation extrême. Son imagination avait galopé à fond de train dans un monde de rêves et d'espérances , plein d'orages et d'enchantelements. Il s'était épuisé à chercher les plus tendres formules d'adoration pour les déposer avec son cœur aux pieds de sa bien-aimée. Il avait fait un sévère examen de sa vie passée ; il avait demandé pardon à Dieu et à sa mère, qu'il avait perdue bien jeune, de toutes les taches vénielles dont son adolescence avait pu se couvrir ; il s'était , pour ainsi dire , sanctifié avant de paraître devant celle dont l'image avait envahi son sein. Vers le soir , il retrouva un peu de calme ; les pulsations de son cœur devinrent plus régulières et il osa espérer que sa langue traduirait bien ses sentiments pendant l'entrevue décisive qui l'attendait. Mais au moment de partir pour la ferme , le sang reflua de nouveau vers son cerveau , ses idées s'obscurcirent et il sentit, de plus , ses jambes se dérober sous lui. Il prit un fusil de chasse pour se don-

ner une contenance quelconque, et Pluton, l'intelligent épagneul noir, ne comprenant pas qu'on partit pour la chasse au coucher du soleil, suivit son maître avec autant de tristesse que d'étonnement.

» Marguerite était depuis longtemps à la ferme quand il y arriva. Elle le reçut d'un air froid et réservé, empreint de reproche même et sembla lui dire des yeux, comme Louis XIV : « J'ai attendu ! » Cet accueil acheva de dérouter le jeune homme qui balbutia quelques excuses, heureusement inintelligibles, garda son fusil sur l'épaule au lieu de le cacher dans un angle et laissa lire son embarras et son trouble sur son visage comme en un livre ouvert.

« Elle comprit la faute qu'elle commettait et, s'avançant vers Louis avec autant de grâce que d'autorité, elle lui dit à voix basse en le débarrassant de son arme :

— « Soyez gai : il le faut, je le veux. Votre gaucherie et votre émotion nous font ici une situation ridicule qui peut devenir compromettante par suite de l'examen auquel elle donne lieu de la part de ceux qui nous entourent.

« Au son de cette voix adorée, il sembla sortir enfin d'un rêve. Il s'approcha avec beaucoup d'aisance et d'affabilité des deux filles de Baptiste et leur dit, en leur baisant le bout des doigts comme c'était la mode alors :

— « Je viens de parcourir le bois à la recherche d'un maudit hibou qui miaule toute la nuit ; et vous me voyez tout penaud et tout désolé de n'avoir pu débarrasser le voisinage de cet hôte maussade, aux cris discordans et funèbres.

— « Si vous n'êtes pas trop fatigué de votre course , Monsieur Louis , dit Marguerite avec un sourire plein de malice et de satisfaction , nous vous prierons , ces demoiselles et moi , de vouloir bien nous accompagner jusqu'à une maison de campagne voisine où nous allons visiter une amie commune.

— « Je suis étonné , Mademoiselle , que vous me *priez* d'accepter une joie que j'aurais sollicitée à genoux si j'avais pu supposer un instant que la bonté de Dieu et la vôtre me la ménageaient.

— « Partons donc tout de suite , répliqua Marguerite.

« Puis elle ajouta en souriant :

— « Monsieur Louis , est-ce que vous ne portez pas votre fusil ? nous rencontrerons peut-être le hibou que vous poursuiviez ?

— « Mademoiselle , dit vivement le chasseur , avec une galanterie effrontée , nous ne rencontrerons pas le hibou par où vous passerez. Les oiseaux de nuit ont peur du Soleil.

— « Oh ! fit-elle d'un air presque méchant , si je suis un soleil , il paraît que mes rayons n'illuminent guère l'espace autour de moi pour effrayer ces voyageurs nocturnes car , sans remonter plus loin que la nuit dernière , ma pauvre levrette Calypso a jappé pendant une heure . au pied même de la villa , à un de ces maraudeurs , peut-être même à celui que vous cherchez. Elle a même eu avec lui un combat singulier où la pauvre bête n'a pas eu tous les avantages.

— « Vous croyez que ce soit un oiseau de nuit ? dit Louis piqué. J'imagine , moi , que c'est peut-être quel-

que amoureux attiré vers vos beaux yeux comme le phalène vers le flambeau.

« Puis il se pencha à l'oreille de Marguerite et ajouta à voix basse : Attrappe !

« C'était de bonne guerre. Elle ne répliqua pas et rit comme une folle enfant qu'elle était pour cacher à ses deux compagnes , qui écoutaient avec plaisir ce déluge de paroles , l'émotion qui la gagnait.

« Le chemin devenait de plus en plus pierreux et rapide. Louis offrit son bras à Marguerite qui l'accepta. Du moment que le coude de chacun d'eux sentit battre le cœur de l'autre avec tant de violence , ils se sentirent aussi mutuellement aimés. Avant même qu'ils eussent prononcé un seul mot du but qui les réunissait, il s'établit entre eux une sorte de courant électrique par lequel ils échangèrent autant de baisers que de serments. Ils se livrèrent tous deux sans résistance à ce courant, irrésistible d'ailleurs, et tandis que leurs compagnes s'étonnaient qu'un silence aussi solennel de leur part eût succédé si vite à tant de joyeux bavardages , eux , les regards perdus dans le ciel , absents de ce monde pour ainsi dire , marchaient enivrés et heureux , appelant sur leur amour la protection des constellations propices. Dans le manuscrit d'où ces faits sont extraits , Louis a souvent écrit qu'il aurait voulu , qu'il aurait dû mourir cette nuit là.

« La visite projetée fut courte et silencieuse. Les quatre personnages redescendirent vers la villa. Les deux sœurs marchaient devant , cueillant des lucioles et en étoilant leurs larges chapeaux de paille qu'elles portaient aussi le soir , pour se garantir de la fraîcheur trop vive et

trop pénétrante de la nuit. Marguerite retrouva enfin la parole. Elle fit un violent effort pour sortir de ce rêve délicieux et absorbant qui durait depuis une heure, et dit à Louis :

« — Vous m'aimez, vous me l'avez dit, je vous crois. Mais avant de vous dire de quelle manière mon cœur accueille votre tendresse, j'ai besoin de discuter avec vous les chances de bonheur ou de désespoir de ce sentiment dans le cas où j'arriverais à le partager aussi aveuglément que vous. Abstraction faite, tout d'abord, de l'obstacle naturel qu'il rencontre dans nos situations sociales respectives, il me semble qu'il en existe un autre sur lequel je ne puis comme vous fermer les yeux. Cet obstacle, vous le savez, aucune puissance humaine ne peut l'aplanir entre nous. Je puis le définir d'un mot, en l'appelant : l'IMPOSSIBLE !

« — C'est vrai, dit Louis avec égarement : il y a l'impossible entre nous, si vous faites dépendre le bonheur de notre amour d'une union comme l'entendent les hommes et les lois qu'ils ont faites pour en régler l'essor et le dénoûment. Je n'ai rien à répliquer contre cet argument et vous avez bien fait de commencer par celui-là parce qu'il brise d'un seul coup mes espérances dorées et mes rêves orgueilleux. Je vous remercie de la leçon. Elle aurait pu cependant être moins cruelle tout en restant aussi efficace.

— « Louis ! s'écria Marguerite en l'interrompant, vous ne m'avez pas comprise. Ce n'est pas mon égoïsme qui parle : c'est au contraire mon désir d'être pour vous un bienfait et non pas une agitation stérile. Vous êtes un

cœur noble et loyal et votre amour m'honore sous tous les rapports. J'en serai éternellement fière si je ne puis jamais en être heureuse. Mais vous, quel profit en retirerez-vous pour votre dignité et pour votre bonheur puisqu'il n'y a pas d'espoir pour lui en ce monde ?

« — Il est certain, Mademoiselle, que si j'avais été capable d'un semblable calcul, je ne vous aurais pas aimée. Mais est-ce ma faute si l'amour que vous m'inspirez ne sait ni supputer ni additionner les chances de bonheur ou de désespoir dont vous me parlez ? Je n'aurais jamais cru, pour ma part, qu'une jeune fille de votre âge put raisonner si froidement les mathématiques sentimentales et je vous fais mon sincère compliment de cette révélation.

« — Ceci, dit-elle, c'est du sarcasme et du reproche. Je ne vous reconnais aucun droit de m'infliger l'un ou l'autre, d'autant mieux que mes intentions étant droites et pures, je ne les mérite en aucune façon. Je veux bien vous le répéter, Louis : si l'avenir m'inquiète, c'est pour vous ; c'est pour votre repos que je ne veux pas altérer ; pour votre destinée que je ne veux pas fourvoyer dans des agitations qui la briseraient.

« — Prenez garde, interrompit Louis. Voilà déjà de la pitié que vous éprouvez pour moi. Or, la pitié est mère de l'amour et il pourrait se faire que vos efforts de charité et de raison eussent pour vous et pour moi un résultat bien différent de celui que vous en attendez. L'amour, qui n'aime que les cœurs faibles comme le mien, s'amuse à jouer de ces tours-là aux esprits forts comme le vôtre.

— Eh bien , ajouta-t-elle en quittant tout à coup le ton un peu solennel de ses premières paroles et en prenant un air presque enjoué , je n'en demande pas moins ce qui résulterait d'heureux pour vous si je partageais cette passion. Voyons ? N'avez-vous rien à me répondre de sérieux à cet égard ? Dans quelques minutes , il nous faudra changer d'entretien et nous séparer. Si vous ne m'avez pas prouvé d'ici-là que ce sera un bien pour vous que je vous aime , je suis capable d'étouffer en moi le tendre intérêt que vous m'inspirez et de vous défendre à tout jamais de me parler de votre amour.

« — Marguerite ! Marguerite ! que me demandez-vous , grand Dieu ? s'écria Louis avec une voix pleine de sanglots ; je ne sais rien vous dire que ceci : je vous aime ! je vous aime d'un sang ardent , de toutes les forces de mon âme. L'avenir dont vous me parlez n'existe pas pour moi. Je vis tout entier dans ce moment où il m'est permis d'étreindre votre bras contre mon cœur. Tout ce que je sais, pardonnez-moi mon orgueilleuse sincérité , c'est que , tout à l'heure , dans vos paroles sévères et affectueuses à la fois , j'ai cru deviner en vous un sentiment de tendresse et d'effusion pour moi dont vous conteniez à grand peine l'essor ; tout ce que je sais , c'est que je crois me sentir aimé de vous, c'est que je crois le mériter, ne fut-ce qu'à cause de mon respect et de ma douleur , c'est enfin que je suis maudit dans cette vie et damné d'avance dans l'autre , si je me trompe ou si seulement vous avez le cruel courage de me dire que je me suis trompé. Et tenez , ajouta-t-il en portant à sa bouche la main tremblante de la jeune fille , il me semble que mon âme est sur mes lèvres

et qu'elle s'exhale de mon sein dans ce baiser. Comment supposez-vous qu'il soit possible de vous dire autre chose? et comment ce baiser ne vous dit-il pas tout? »

Marguerite contemplait avec ravissement le lumineux paysage qui se déroulait à ses yeux. Une voix intime, cette voix de Dieu qui parle en nous à certaines heures comme pour nous révéler le but de notre destinée, lui disait que le bonheur serait là, parmi ces parfums, ces fleurs et le silence, dans ce désert où les bruits humains expiraient sans réveiller un écho, où deux cœurs épris l'un de l'autre se suffiraient à eux-mêmes, sans rien demander au monde que le repos et l'oubli.

« — Oh! dit-elle, perdue dans une extase délicieuse, pourquoi nous sommes-nous rencontrés si tard? Oh! vivre tous deux ainsi, toujours, seuls, bien seuls, dans un château, avec des fleurs et du gazon à nos pieds, l'ombre des grands arbres où le soleil sur nos fronts; avec la solitude et l'amour! Oh Louis! vous l'avez dit: je vous aime! Et pourtant d'où vient donc que je regrette maintenant de vous avoir connu?

« — Ne blasphème pas! s'écria-t-il, ne blasphème pas. Laisse résonner encore à mes oreilles les paroles d'or que tu viens de prononcer. Laisse-moi t'aimer. Je t'aimerai toujours, vois-tu, comme je t'aime à cette heure: doucement et saintement. Nous conserverons cet amour si chaste, si pur et si beau que Dieu l'approuvera du haut du ciel d'où il en a laissé tomber en nous le germe divin et que les hommes nous le pardonneront et l'applaudiront même si jamais son parfum le trahit ici-bas.

« — Oui, oui, mon beau poète! aimons-nous, dit-

elle, signons ensemble un traité de paix et de joie éternelle ; aimons-nous , et que Dieu soit béni !

« Ces dernières paroles furent prononcées presque sur le seuil de la ferme de Baptiste où le jeune couple arrivait en ce moment. Marguerite et Louis semblaient transfigurés. Mais il y avait tant de calme et d'extase en eux que rien ne révéla sur leur visage les émotions ineffables par lesquelles ils venaient de passer. Marguerite détacha son bras de celui de Louis et lui dit d'une voix si basse qu'il l'entendit à peine :

« — Nous n'aurons pas de longtemps l'occasion de reprendre notre conversation de ce soir. En attendant cette occasion, votre cœur déborderait peut-être et ce manque d'expansion vous pousserait à commettre quelque folie dont nous pourrions nous repentir mutuellement. Ecrivez-moi. Ce sera un soulagement pour vous et une joie pour moi. Ce sera un moyen de tout nous dire et de nous connaître à fond l'un et l'autre. Vous trouverez plus facilement à me faire parvenir une lettre qu'à me parler. Adieu.

« — Monsieur Louis , ajouta-t-elle à haute voix , votre dissertation sur les amours des planètes m'a infiniment amusé et je regrette que ces demoiselles n'aient pu en profiter. Après avoir écouté aussi religieusement que je l'ai fait vos paradoxes astronomiques , elles en riraient maintenant d'aussi bon cœur que moi.

« En disant ces mots, la folle enfant éclata de rire et se mit à raconter aux filles de Baptiste , à qui elle avait laissé volontairement prendre les devants, afin de se trouver seule avec Louis , mille extravagances charmantes sur les

amours des astres. Elle osa même reprocher à ses amies de l'avoir abandonnée à la garde d'un homme aussi enthousiaste et aussi passionné pour les constellations, que l'était Louis. Oh ! les femmes ! les femmes ! pensait Louis confondu.

« Quelques instants après Marguerite s'endormait au murmure éblouissant des paroles d'amour qu'elle avait recueillies, et Louis, assis à sa table de travail, le cœur et la tête en feu, écrivait un hymne d'amour à l'ange de ses adorations.

V.

« Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis cet entretien, que la correspondance intime établie entre Louis et Marguerite était découverte. Tous les trésors d'expansion et d'amour, tout le poème de jeunesse que l'âme du jeune homme avait confiés au papier, tombaient entre des mains jalouses et stupides qui les profanaient. L'imprudente enfant avait laissé ces lettres dans la pochette de son tablier, au lieu de les ensevelir dans son corsage : cette boîte aux lettres de l'amour, comme l'appelle si spirituellement Théophile Gauthier. Elle parvint, à force de ruse et d'adresse, à anéantir toutes ces lettres. Il n'en resta qu'une au pouvoir de l'ennemi. Louis se la fit restituer plus tard et désarma ainsi la malveillance qui le menaçait de cette lettre comme d'une épée de Damoclès.

« Oui, les lettres furent surprises dans le tablier de Marguerite, à la ferme de Baptiste, et par la famille de

celui-ci. Cette famille était de celles où la dévotion a tué le rire dans la jeunesse, la gaiété dans le travail et les convenances humaines dans les relations; où règne ce servilisme, mêlé de terreur, que le catholicisme outré a substitué, dans les cœurs ignorants, à la divine morale de chasteté et d'amour de l'Évangile. Les lettres furent ouvertes et lues par d'autres que Marguerite, et la discrétion et la pudeur, ces deux vierges chrétiennes, se voilèrent la face devant ce sacrilège. Elles furent interprétées comme des imaginations soupçonneuses et corrompues interprètent toutes choses en ce monde. On y trouva tout ce qu'on voulut, excepté ce qu'elles contenaient réellement. Le père Baptiste lui-même, dont la vie n'était pas, tant s'en fallait, à l'abri de tout reproche, et qui, mieux que tout autre, en admettant même qu'il y eût quelque chose de coupable dans ces saints amours, aurait eu le droit de leur jeter la première pierre, fit un scandale affreux, dénonça Louis au frère de Marguerite et ne consentit qu'à grand'peine à ne pas donner les lettres volées à la famille de celle-ci, où elles auraient été sans doute, après ces événements, tout aussi chastement interprétées que chez lui. Il est vrai que s'il l'eût fait, Louis l'eût étranglé à la première occasion. Il faut dire que cette considération seule le retint d'accomplir en tous points l'œuvre qu'il avait si bien commencée.

« Il s'en suivit une explication terrible entre le frère de Marguerite et Louis. Et si celui-ci n'eût pas été plus jaloux de la réputation de la jeune fille que ne l'était son frère, il est probable qu'un éclat épouvantable s'en fut suivi. Mais le calme, le bon sens et la supériorité d'intel-

ligence de Louis sauvèrent cette situation cruelle, et, par le fait, cette explication fut une excellente chose puisqu'elle eût pour résultat ultérieur d'assurer une pleine sécurité à ces amours auxquels tant d'obstacles imprévus donnèrent, à partir de ce jour, un essor rapide et profond qui devait durer pendant plusieurs années.

« Quelques unes des lettres saisies à cette époque figurent dans le manuscrit laissé par Louis. Je voudrais bien les avoir sous la main pour vous montrer comment un poète sait aimer. Je suis persuadé que je n'arriverais pas à la fin d'une page, prise au hasard dans cette correspondance, sans que la plupart d'entre vous ne sentit des pleurs à ses paupières et des sanglots dans son sein. Oh ! quel respect pour la beauté chérie ! quels cantiques de tendresse infinie et de dévouement absolu ! et quels hymnes de reconnaissance envers Dieu !

« Dans une de ces épîtres, Louis exprimait en quelques vers heureux combien, lorsque l'amour possède l'homme, il absorbe toutes ses facultés morales et le rend insensible aux bruits de la vie, aux splendeurs de la nature, à tout ce qui ne se rapporte pas directement à l'objet aimé. Il écrivait :

« Pourquoi, me dit-on chaque jour,
Ne fais-tu que des vers d'amour ?
Enfant, vous en savez la cause :
Lorsque cette enivrante fleur
Au sein du poète est éclosée,
Que son parfum lui verse au cœur
L'enthousiasme ou la douleur,
Il ne peut chanter autre chose.

« Mais ce que cet amour n'eût pu faire à lui tout seul, Baptiste et ceux qui l'aidèrent à tourmenter ces deux pauvres cœurs l'accomplirent admirablement. Le sentiment tendre et pieux qui animait Marguerite et Louis se transforma en une passion violente dont rien ne pût comprimer le développement; en un désir immense qui chercha sa réalisation par tous les moyens possibles; en une aspiration sans fin qui ne fût assouvie que par l'étreinte même de son idéal. Ils s'aimèrent autant qu'ici-bas deux cœurs peuvent s'aimer, et, à travers les vicissitudes qu'ils endurèrent, ils furent heureux à rendre jaloux les anges même. L'*impossible* dont parlait Marguerite, fut supprimé par ceux-là même qui l'invoquaient. Si j'en avais le loisir, je vous raconterais plusieurs épisodes de ce long poème de bonheur. Je le ferai quelque jour et vous verrez si j'ai exagéré cette magnifique vérité. Les confidences que Louis a laissées et que j'ai été assez fortuné pour découvrir, m'ont rempli le cœur et la pensée d'un ineffable sympathie pour ces deux êtres que Dieu doit avoir réunis pour jamais dans son sein auguste et paternel.

« Et les lettres de Marguerite à Louis ! quels doux chefs-d'œuvre de naïveté et de tendresse ! quels parfums printaniers il s'en exhale et comme on sent bien que ce cœur d'enfant s'ouvre avec effusion aux rayons d'un premier amour ! Il y a dans ces épîtres de Marguerite, plus de passion, plus de grâce, plus d'abandon que dans les romans d'amour les plus admirés. Il y a telle page qui eût fait envie à Jean-Jacques lui-même. Je n'ai rien lu de semblable dans aucun livre. Cette petite écriture de

femme, toute frêle et toute peureuse, pour ainsi dire, comme la main qui l'a tracée; cette simplicité hardie du style qu'on cherche à imiter aujourd'hui et à laquelle on n'arrive qu'à l'aide d'un travail et d'un art infinis; tout ce charme attendrissant vous ravit et vous captive. Je sais une phrase de ces lettres qui m'a fait rêver pendant tout un jour et que j'ai apprise par cœur comme une prière :
« Heureuse je suis, écrivait Marguerite à Louis, heu-
« reuse je suis d'être aimée de toi et plus heureuse en-
« core de t'aimer moi-même. Garde cette lettre dans
« ton sein comme un scapulaire, et qu'elle ne quitte
« jamais ton cœur à qui le mien s'est donné pour tou-
« jours. »

« Ils s'aimèrent ainsi pendant trois ans, sans qu'aucun nuage put altérer la sérénité du paradis qu'ils s'étaient créé à travers tant de vicissitudes, sans que le moindre soupçon put troubler le calme heureux de ces deux cœurs endormis dans l'amour, sans que la confiance absolue qu'ils avaient l'un dans l'autre eût reçu la moindre atteinte. Et tant qu'ils s'aimèrent ainsi, leur amour même fut leur complice pour les défendre et les abriter contre la malveillance et la jalousie impie de leurs ennemis. Il leur inspira des ruses inouïes, des moyens inédits, des ressources fabuleuses pour se voir, pour se parler, pour s'écrire et pour le faire impunément. C'est ce qui m'a toujours fait penser et croire que Dieu lui-même conspire avec les amoureux sincères pour leur assurer le bonheur en dépit des vieillards stupides qui n'aiment plus et des jaloux qui, ne pouvant aimer ni se faire aimer, poursuivent de leurs injures, de leurs calomnies et de leurs

scandales les cœurs dont leur pensée souille et maudit les joies, tout en les enviant.

« Une des particularités les plus touchantes de la vie de Louis et de son amante, fut leur culte pour les marguerites, ces petites fleurs des champs dont le cœur est un disque d'or et dont la colerette, tressée par la brise avec des fils d'argent, défie en blancheur immaculée le plumage du cygne, l'écume des flots et la neige des montagnes. Louis, qui s'essayait à peindre avec assez de sûreté et de goût, avait dessiné des paquerettes sur toutes les marges de ses livres et sur tous les murs de sa maison, afin d'avoir toujours présent à la pensée et aux yeux le nom de celle qu'il devait éternellement aimer. Son parterre et celui de la jeune fille en étaient remplis. A leurs côtés, et comme des enfants de la même famille, fleurissaient en paix les reines-marguerites, les chrysanthèmes et les camomilles. Les insectes lumineux du Midi semblaient s'enivrer, dans la rosée et les parfums, de la pensée amoureuse qui avait présidé à la semence de ces plantes chéries. Que de fois le héros-poète de cette histoire effeuilla la couronne prophétique des paquerettes en répétant la formule sacrée : *Elle m'aime, un peu, beaucoup, etc.* Que de fois la brune Marguerite consulta aussi la chaste fleur des beaux jours, dont elle portait le nom, pour savoir si le cœur de Louis n'avait pas changé pour elle ! Mais le sylphe des nuits heureuses qui préside à l'éclosion des œillets et des marguerites, Ariel, avait disposé les pétales de ces dernières par quatorze, dix-neuf, vingt-quatre et vingt-neuf, c'est-à-dire de façon à ce qu'elles répondissent toujours : *passionnément*. Ja-

mais l'humble pythonisse des prairies n'avait rendu un oracle en désaccord avec le vœu de ces âmes ardentes ; jamais elle n'avait répondu : *pas du tout* à l'inquiète pensée qui lui faisait arracher son beau diadème de dentelles étoilées.

« Une autre particularité plus touchante encore que la première fut le soin religieux que prit Louis de former le cœur et l'intelligence de Marguerite. Grâce aux choix des livres qu'il lui fit lire et aux notions qu'il lui donna des sciences dont il s'était pénétré lui-même, elle était devenue un des esprits les mieux cultivés de cette époque où l'instruction, pour les femmes comme pour les enfants du peuple, se bornait encore au catéchisme catholique. Louis était doué d'une éloquence un peu abrupte, mais précise et persuasive. Sa pensée toujours pittoresque et originale se laissait deviner sur ses lèvres avant que sa parole eût trouvé une formule pour l'exprimer. Marguerite apprit ainsi de lui, dans ces interminables causeries du soir, tous les secrets attrayants de la botanique, tous les faits principaux de l'histoire et tout ce que la mémoire d'une jeune et simple fille peut s'assimiler, sans fatigue ni effort, de la philosophie, de l'astronomie, de la littérature, de la géographie et de tant d'autres sciences qui nous coûtent, à nous, le sacrifice irréparable des plus belles années de notre jeunesse. Louis parlait de toutes ces choses avec un entrain merveilleux et pour ainsi dire inspiré. Il les traitait comme des frivolités charmantes ; mais la leçon profitait toujours à l'auditeur, car l'esprit n'en oubliait que les fleurs de rhétorique dont Louis la recouvrait pour la rendre à la fois saisissante et féconde.

Quel groupe délicieux ils formaient, lorsqu'assis ensemble devant leur petite table de travail, ils devisaient gravement, eux, deux enfants ! des choses austères réservées aux méditations des sages en cheveux blancs ! Il est vrai qu'ils y apprenaient, comme Héloïse et Abeilard, une science que les vieillards ont savourée aussi, mais dont ils ne se souviennent plus : ils y apprenaient la science la plus belle et la plus sainte, la plus douce et la plus universelle ; celle qui ne coûte ni pleurs, ni efforts, celle dont Dieu seul est le professeur ; la science que savent tous les êtres de la création depuis l'humble fleur qui parfume la terre jusqu'à l'oiseau éclatant qui chante dans l'air : en un mot, l'amour !

« Ces leçons eurent pourtant, pendant un certain temps, un résultat funeste sur l'imagination exaltée de la jeune fille. Marguerite alla plus loin que Louis ne le supposait. Cette révélation large et soudaine du monde intellectuel excita en elle une sorte d'ardeur fiévreuse qui manqua d'aliment et de but à un moment donné. Bizarre et fatale conséquence de tant de soins et de peines ! Marguerite annonça un jour à Louis que ne pouvant vivre avec lui ici-bas dans une union aussi absolue qu'elle le désirait, elle allait se faire religieuse.

« Pour bien comprendre l'étonnement et l'indignation du jeune homme à cette désolante révélation, il faut vous dire que pendant les trois années d'amour dont je viens de vous raconter, aussi succinctement que je l'ai pu, les principales phases, il s'était passé, sur un autre théâtre, des événements inouïs. Louis XVI était déjà, à cette époque, prisonnier du peuple qu'il gouvernait na-

guères et la révolution de 1793 s'avancait formidable, irrésistible, brisant, quel qu'il fût, tout obstacle qui s'opposait à sa course terrible. Comme Moïse, elle apportait au monde une loi nouvelle au milieu des éclairs et des tempêtes. Hélas ! pourquoi descendit-elle de son trépied pour venir souiller sa robe éclatante dans la boue et le sang des guerres civiles ? Pourquoi, tandis qu'elle rayonnait sur l'Europe comme une aurore de liberté, vint-elle se faire maudire par tant de victimes de ses saturnales et de ses erreurs ?

« Louis qui avait pressenti la révolution et qui l'avait accueillie avec enthousiasme lorsqu'elle apparut sous son auréole de générosité et de gloire, aurait pu y jouer un grand et beau rôle politique s'il l'eût voulu. Bien qu'il eût toujours vécu, en apparence, en dehors du mouvement qui s'opérait, bien que l'amour qui remplissait et dévorait sa vie eût développé jusqu'à ses dernières limites sa passion pour la solitude et le recueillement, sa probité et sa capacité le rendaient digne du rôle où l'appelait le vœu de ses concitoyens. Mais il fallait à ses poumons l'air que respirait sa bien-aimée. Il sentait qu'en dehors de cette atmosphère bénie, la vie n'avait plus ni charme, ni intérêt réel pour lui. Il avait donc refusé et sacrifié, de gaieté de cœur, son avenir à l'amour de la jeune fille, amour qu'il croyait aussi stoïque, aussi robuste et aussi éternel que le sien. Lorsqu'il la vit faillir, il sentit en lui un déchirement immense. Il reprocha à Marguerite sa faiblesse et sa cruauté ; il lui fit envisager, avec le calme du désespoir, la lâcheté de cette conduite et les conséquences de cette funeste détermination.

« Je ne vous parle pas de la douleur qu'elle me cause, lui dit-il ; vous avez le droit de feindre de l'ignorer ; je ne vous parle pas du sacrifice que je vous ai fait de ma vie passée et de ma destinée future ; vous l'avez oublié et vous avez également le droit de ne plus vouloir vous en souvenir ; mais ce que je vous supplie de ne pas oublier , c'est que vous allez vous perdre à jamais pour vous et pour les autres ; c'est que vous allez ensevelir dans un cloître, (un tombeau pour les âmes !) tous les trésors de bonté que Dieu a mis en vous pour le bonheur de votre famille, des amis qui vous entourent et qui vous ont voué leur cœur et leur existence ; c'est qu'enfin , il n'appartient qu'à la stupidité et à l'aveuglement de prendre une résolution semblable en un pareil moment , car (voyez jusqu'où vont pour vous les prévisions de mon amour !) avant un an, les couvents qui vous attirent à cette heure, seront transformés en écuries pour les chevaux de la République et les malheureuses femmes qui y mouraient de langueur et de fanatiques extases seront traquées comme des bêtes fauves et rendues forcément à ce monde quelles fuient et qui a bien sa raison d'être après tout, puisque Dieu le tolère , le protège et le perpétue ; car la nouvelle société qui se fonde ne voudra pas que personne vive en dehors d'elle , en dehors de la vie commune et fraternelle de tous ses membres ; elle ne voudra pas que personne prétende chercher Dieu en dehors de la grande famille humaine et s'attribue le monopole des faveurs et des grâces de ce Dieu, afin de pouvoir mépriser, maudire et damner à huis-clos l'humanité qui respire, qui marche, souffre , travaille et prie au soleil , à la face du ciel !

« D'ailleurs, ajouta-t-il avec amertume, je ne comprends pas cette pensée en vous : elle n'a pas de raison d'être. Aucune considération morale même ne la justifie. Il n'y a que le désespoir ou bien encore un vœu de virginité absolue qui puisse pousser une femme de votre âge à se réfugier dans le silence du cloître. Or, vous êtes aimée et heureuse ; vous êtes adorée par votre famille et par mon cœur que vous brisez ; la première raison n'existe donc pas pour vous. Quant à la seconde, consultez bien votre vie, sondez votre âme, et vous verrez si c'est un cœur vierge que vous allez offrir à Dieu. Prenez garde de mentir à ce Dieu qui vous connaît et qui vous a, comme à moi, mis au sein un amour que vous ne pouvez ni lui cacher, ni tuer en vous, avant qu'il ne le permette. Prenez garde que Dieu ne se venge et qu'il ne fasse pour vous de cet amour, même dans le couvent où vous avez rêvé de le fuir, un cancer incurable et dévorant, un éternel sujet de tortures et de remords.

« Louis parla encore longtemps ainsi. La jeune fille l'écoutait d'un air à la fois sec et navré. L'éloquence déchirante de son amant ébranla beaucoup, à partir de ce jour, la résolution de Marguerite ; mais à partir de ce jour aussi, un nuage, le premier, hélas ! depuis trois ans, altéra la sérénité de leur amour et vous verrez bientôt quelle ombre froide et funeste il étendit sur ce frais poème de jeunesse et de bonheur.

VI.

« J'ai fait une remarque bien triste au sujet de toutes

les passions amoureuses dont j'ai étudié l'histoire , et même de toutes celles dont j'ai été témoin dans ma vie. C'est qu'elles finissent généralement d'une manière ridicule ou tragique. Quelques unes, le plus grand nombre peut-être , se terminent par le mariage , qui est le pire des dénouements : non pas, bien entendu, au point de vue de la morale humaine , mais au point de vue de l'amour même. Un beau jour , deux amoureux se trouvent ennuyés et fatigués l'un de l'autre et se quittent sous le plus futile, le plus misérable prétexte ; une autre fois , un accès de jalousie stupide et que rien ne justifie , survient et le poignard , le pistolet ou le poison sont mis en jeu tout comme dans les drames d'Alexandre Dumas ou dans les tragédies de Shakspeare. Antony et Othello sont encore plus vrais qu'on ne croit , et j'en connais pour ma part plus d'un que la perspective des assises et du bagne a seule empêché de céder à des transports de vengeance , d'ailleurs, légitime. Ainsi le mariage en général , la fatigue et l'ennui souvent , l'assassinat quelquefois et assez fréquemment aussi le suicide dont je n'ai pas parlé bien que chaque jour les journaux en mentionnent quelques exemples , forment la conclusion de ces beaux romans d'amour éclos à vingt ans , au milieu de ce paradis d'illusions qui naît et meurt pour nous avec l'adolescence. La faute , je le sais bien , en est un peu à notre nature elle-même qui, avec des désirs immenses, des aspirations infinies , n'en cède pas moins fatalement à sa mobilité , à ses caprices maladifs , à ses dégoûts, à toutes ses misères et à toutes ses imperfections. C'est pourquoi, personnellement, dans toutes les grandes crises de ma vie, je me

suis empressé de faire un retour sur moi-même et j'ai toujours reconnu que je n'étais pas sans participation aux chagrins qui ont traversé ma destinée. Si chacun, dans ces crises solennelles, se livrait à un examen pareil et se confessait aussi sincèrement que je le fais, sans que je prétende pour cela me croire meilleur que personne, nous en arriverions tous à avoir un grand fonds de tolérance et de pitié pour les faiblesses du prochain et à d'inaltérables dispositions à les lui pardonner. Cette conscience de notre culpabilité plus ou moins directe dans ce qui nous arrive d'affligeant, nous rendrait plus sévères envers nous-mêmes et plus charitables envers les autres et, à coup sûr, la somme de sottises et de crimes quotidiens qui désolent l'humanité, en serait considérablement réduite.

« Je vous ai fait ces réflexions parce que l'histoire des amours de Louis et de Marguerite touche à une de ces crises malheureuses dont je vous entretenais tout à l'heure. Ces amours devaient tôt ou tard subir la loi commune sous l'empire de laquelle, du reste, ils étaient nés. Et comme c'est de Louis que nous tenons uniquement les détails de cette histoire, et que Marguerite ne peut plus être appelée en témoignage pour les contrôler et les démentir au besoin, j'ai dû établir des réserves au sujet des reproches que, d'après les plaintes du jeune homme, nous serions en droit d'adresser à sa belle fiancée.

« Depuis la dissidence d'opinions qui avait éclaté entre eux relativement à l'entrée au couvent de Marguerite, celle-ci avait boudé Louis et s'était plongée dans une sorte de dévotion extérieure dont il s'était permis de suspecter

la sincérité. Il avait fermement cru pourtant que Marguerite travaillait à tuer en elle l'amour qui les avaient rendu tous deux si heureux et si fiers, et de son côté, quoiqu'il l'aimât plus que jamais, il s'était appliqué autant que possible à cautériser sa plaie saignante et à étouffer les cris de désespoir que la douleur lui arrachait à chaque heure.

« On était alors au cœur de l'été de 1793. Marguerite, ainsi qu'elle en avait l'habitude tous les ans, était partie pour un village voisin des montagnes provençales chantées par Dellile, dans son poème de l'*Homme des Champs*. Elle allait se réfugier, sous les pins centenaires de ces magnifiques collines, contre les chaleurs torrides de la canicule qui embrasent le littoral et contre les horreurs de la guerre civile qui désolait le pays. Louis, ce jour là, avait fait un pèlerinage d'amour aux lieux où il avait échangé avec elle, trois ans auparavant et à pareil jour, des serments de tendresse et de fidélité éternelles. Il avait même ignoré ce départ. Il descendait mélancoliquement les sentiers de la colline, chauds encore des feux de la journée. Pluton, dont je ne vous ai plus parlé et qui mérite bien encore un souvenir avant la fin de ce récit déjà trop long, marchait derrière son maître et

« Morne, tête baissée,

« Semblait se conformer à sa triste pensée. »

Cependant, une grande joie attendait Louis au retour. Il trouva le facteur de la poste à sa porte, lui tendant une petite lettre dont l'écriture fine et serrée lui causa une

émotion qui faillit lui faire perdre connaissance. C'était bien Marguerite, en effet, qui lui écrivait et qui l'assurait qu'elle l'aimait encore, qu'elle n'avait pas cessé de l'aimer et qui le suppliait de lui répondre. Je vous demande si le pauvre jeune homme avait besoin d'être supplié pour jeter toute son âme et toute sa douleur dans une lettre et pour l'envoyer aux pieds de celle à qui sa pensée et sa vie étaient tout entières vouées désormais ! Il écrivit donc, on lui répondit, il écrivit encore et Dieu sait quels hymnes d'adoration s'épanchèrent de sa plume et de son cœur. La première lettre arriva à bon port, mais la seconde, partie un jour trop tôt, dévora l'espace comme l'eussent fait les pieds de Louis s'il eût été libre de voler vers sa bien aimée. L'insoucieuse Marguerite, qui courait la campagne ce jour là, n'avait pas prévu sans doute tant d'empressement, résultat bien naturel, cependant, de tant d'amour et lorsqu'elle rentra à la maison qu'elle habitait, elle trouva cette lettre, pauvre colombe prise au filet, entre les mêmes mains qui avaient, trois ans avant, intercepté les premières lettres de Louis.

« Louis avait d'avance comme un funeste pressentiment de cette catastrophe. Ayant plus d'expérience que la jeune fille, il avait naturellement aussi plus de défiance et rien n'égalait sa consternation et sa colère lorsqu'il sut que ses précautions avaient été déjouées et ses recommandations oubliées. Mais ce qu'il ne supposait pas, ce qu'il lui était impossible de prévoir, c'est qu'il dût être puni par Marguerite elle-même de cet empressement à l'aimer et à le lui écrire ; c'est qu'elle oserait se venger sur lui de sa fatale négligence, c'est qu'enfin, étrange

coincidence ! cet amour qu'une lettre saisie avait fait jadis éclater si violemment, serait , par une cause semblable , par une lettre également saisie , tué , en apparence , sans rémission dans le sein de Marguerite. Il ne connut les détails de cette malheureuse affaire que quelque temps après ; mais dès le retour de Marguerite à la villa, il comprit qu'elle était perdue désormais pour lui.

« Il ne désespéra cependant pas tout de suite de lui faire sentir la criante injustice de cette conduite et de la voir revenir à lui. A cette époque d'ailleurs , la certitude de la perdre pour jamais l'eût infailliblement fait mourir. Dans le but de la voir, il erra longtemps comme une âme en peine autour de sa demeure ; mais elle avait résolu de le fuir et jamais il ne put la rencontrer seule pour lui dire tout ce qui lui oppressait et déchirait le sein.

« Un soir qu'il errait dans le parc de la villa . plus désolé et plus désespéré que jamais, il se laissa entraîner à buriner, avec la pointe d'un canif, sur l'écorce lisse et luisante d'un figuier, autrefois témoin de leurs confidences passionnées , l'acrostiche suivant :

Guérissez-moi, Seigneur, d'un souci qui me tue.
Où je crus voir un Dieu, je trouve une statue.
Tout ce que j'ai souffert n'a pas pu la toucher.
Tendresse, soins, prière : elle en rit, la cruelle !
Oh ! cet amour sans fin dont je brûle pour elle,
Ne pouvez-vous, Seigneur, de mon sein l'arracher ?

« Puis, comme épouvanté de ce qu'il venait de dire et se rengageant plus profondément que jamais dans les

fers qu'il avait espéré un moment pouvoir briser , il grava sur le même arbre, derrière le premier , ce second acrostiche beaucoup plus en harmonie avec la véritable situation de son âme :

Guérir , est-ce possible, hélas !... en vain ma lèvre
Ose au ciel demander que d'amour il la sèvre.
Tout ne vit ici-bas que de ce sentiment.
Toujours j'adorerai sa beauté qui m'inspire.
Oubliez donc, Seigneur, que j'allais la maudire ;
N'exaucez pas mon vœu ; laissez-moi mon tourment.

« Lorsque Marguerite descendit dans le parc le matin, elle s'aperçut immédiatement du passage de Louis : d'abord à la jonchée de paquerettes et de chrysanthèmes dont il couvrait d'habitude les allées, ensuite à la première des deux inscriptions que je vous ai récitées et qu'elle lut avec une avidité mêlée d'une certaine terreur. Je vous laisse à penser l'effet qu'elle lui produisit. Pour comble de malheur, elle ne vit pas le second acrostiche qui était pour, ainsi dire , le correctif du premier et qui en faisait même un cri profond d'immortel attachement. Aussi, à dater de cette époque , les derniers sourires qu'elle lui adressait encore de loin lorsqu'elle le rencontrait, sourires qu'il allait jusqu'à mendier parfois, qu'il savourait toujours avec une reconnaissance plus douce et plus jeune, et dont il vivait souvent des semaines entières, furent-ils complètement supprimés.

A dater de cette époque aussi , Louis découvrit dans la vie de Marguerite une foule de contradictions et d'incon-

séquences qui l'affligèrent profondément. La première fut qu'elle accueillit ostensiblement, après les avoir toujours repoussées jusques-là, les assiduités d'un jeune homme du pays, laid, malpropre, sot, myope et fat; la seconde fut que sa vaillante santé dépérit à vue d'œil, lorsque l'amour robuste de Louis qui l'avait tant abritée et tant chérie ne la soutint plus dans ses bras et sur son cœur; la troisième enfin, fut que Marguerite devint coquette, elle! dont la simplicité et la modestie avaient été les plus beaux titres et les plus incontestables attraits. Hélas! oui, elle crut remplacer par la parure et par le luxe des vêtements, les fleurs de grâce et de jeunesse que le temps, la douleur, le remords peut-être, arrachaient chaque jour à sa couronne de jeune fille. La limpidité de ses yeux s'altéra et devint vitreuse, d'éclatante qu'elle était; ses dents tombèrent une à une, dévorées par la carie; ses cheveux plantureux s'éclaircirent et laissèrent voir sur sa tête, en devenant de plus en plus rares, ces larges sillons blancs que les femmes cherchent à dissimuler à l'aide de tous les artifices de la toilette; sa gorge même, qui à seize ans, brisait le corset qui l'emprisonnait: comme une grenade mûre fait éclater l'écorce qui enferme ses grains de rubis, sa gorge qui s'était arrondie et gonflée à mesure que l'amour avait gonflé sa poitrine, avait disparu avec cet amour. Dieu vengeait Louis, déjà, en retirant la beauté à son amante. Il ne restait plus, en effet, de la Marguerite d'autrefois, si belle, si fraîche, si gaie, si heureuse, si aimée surtout, qu'un fantôme de pâleur, de maigreur et de tristesse, qui se cloîtrait dans sa chambre de travail pendant la semaine et dans un confessionnal le

dimanche. Les fêtes de la nature, les splendeurs de la campagne et du ciel, même aux plus beaux jours de l'année, ne disaient plus rien à cette âme aride qui, pour tuer le cœur qui l'adorait s'était volontairement, obstinément, opiniâtement fermée aux saintes et fécondes émotions qui régénèrent le cœur humain lorsqu'il entre en communion avec la nature, avec l'œuvre de Dieu !

« Ce fut surtout en présence des dispositions de Marguerite à accueillir un nouvel amour, après avoir résolu de se cloîter dans un couvent, que Louis lui écrivit la lettre suivante, la dernière qui figure sur son manuscrit :

« Tant que ma tendresse n'a pas été un obstacle à l'accomplissement de ta destinée, je t'ai aimée et je te l'ai dit. Maintenant que tu cherches le bonheur en dehors de moi, mon rôle change. Je continuerai à t'aimer comme par le passé; peut-être même davantage, hélas! mais je ne te le dirai plus. Je te fuirai même pour qu'il ne manque rien à ce déchirant holocauste de mon cœur.

« Sois heureuse. Je ne te demande pas un souvenir pour moi au milieu de tes joies : il en troublerait la sérénité. Seulement, si tu rencontres la douleur et la déception là où tu espérais trouver des ivresses, rappelle à tes pieds, pour te consoler, celui qui, ne pouvant plus ambitionner un autre titre, restera éternellement ton frère et ton ami ! »

« Je ne sais pas si vous sentez comme moi, à travers la résignation apparente qui inspirait ces lignes, une amertume mal dissimulée, une indignation mal contenue, des transports mal éteints, et surtout comme un secret

désir, comme un espoir déguisé de vengeance. Et cependant, il faut le dire, Louis, en expédiant cette lettre, la rétracta presque immédiatement, comme il avait fait une première fois pour les acrostiches cités plus haut. Il est certain que cette lettre lui avait énormément coûté à écrire et qu'une partie de sa vie, la meilleure et la plus heureuse, allait être brisée par ce cruel renoncement. Aussi, dès que la nuit fut venue, il s'élança une dernière fois dans le parc de la villa et vint écrire en grandes lettres sur la porte de l'habitation de Marguerite ce seul mot qui résumait toute son existence désormais : **Toujours !**

« Puis il se prit à pleurer. Il sanglota longtemps sur le bord de ces sentiers qu'il avait parcourus avec elle, à la même place où, jadis, il la vit passer avec sa sœur malade et où elle vint lui prendre son âme. Il y a des heures solennelles dans la vie, où non-seulement tout notre passé apparaît à nos yeux en quelques instants, mais où l'on voit aussi tout l'avenir, grâce à cette seconde vue qu'on appelle le pressentiment. Il aperçut autour de lui, comme des fleurs fauchées par la tempête, ses illusions détruites, ses sacrifices méconnus, son amour dédaigné, ses dévouements perdus, ses joies brisées à jamais, sa vie finie. Il vit son ingrate et oublieuse amante se rire de ses angoisses étouffées, heureuse aux bras d'une autre, heureuse peut-être de ce grand désespoir qu'elle avait causé. Et il sentit le terrible désir de se venger qui transpire dans sa dernière lettre, se développer en lui, en même temps que les souffrances de son inconsolable constance. Et tout en rêvant aux moyens de satisfaire ce

désir, il trouva une de ces vengeances inédites, aussi publiquement éclatantes que l'avait été l'amour de Marguerite pour lui, que l'avait été et que le fut toujours son amour pour elle. Car, il est bon que vous le sachiez : il fut fidèle au serment qu'il avait prononcé : il se fit pour elle une existence de religieux, il porta toute sa vie le deuil de la tendresse de Marguerite. Il l'aima toujours et toujours davantage. Les dernières notes écrites de sa main sur ce manuscrit que vous connaissez aussi bien que moi maintenant, sont encore des cris de douleur et d'amour et il s'en exhale, comme le parfum d'une fleur, l'espérance de retrouver et d'aimer éternellement après cette vie, dans le sein de Dieu, la femme si longtemps et si ardemment adorée en ce monde.

VII.

« Svedenborg a dit quelque part que deux âmes qui se sont aimées ici-bas et qui n'ont pu s'y réunir ne forment plus, après la mort, qu'un seul ange dans le ciel. Je n'aime pas cette philosophie. Je préfère croire que ces deux âmes au lieu de se fondre en une seule intelligence, formeront au contraire deux beaux chérubins, deux célestes esprits qui goûteront au ciel, plus pur et plus complet, le bonheur qui leur a été refusé sur la terre. C'était la croyance de Louis et il me semble qu'elle est bien plus séduisante que la théorie de Svedenborg.

« A part bien des détails et des épisodes puérils qui n'ont eu de charme que pour nos amoureux eux-mêmes,

voilà tout entière l'histoire que je voulais vous raconter, dit notre ami en terminant. Je vous avais prévenu que je n'en savais pas le dénouement et que je n'étais pas même décidé à en chercher un de crainte qu'il ne jurât, quel qu'il put être, avec le caractère de mes héros. Maintenant, je vous répète ce que je vous ai dit en commençant : je vous laisse parfaitement libre d'en inventer un à votre choix. Je vous demande seulement, en échange de l'intérêt que je vous ai inspiré pour Marguerite et pour Louis, de vouloir bien me faire connaître les dénouements que vous pourriez trouver à cette histoire que je me réserve, je vous l'ai dit également, d'écrire et de publier un jour.

— Oh ! le dénouement est pour moi tout trouvé, dit la jeune fille brune, qui interrompait si souvent, au début, le narrateur. Marguerite oublia Louis ; elle en avait le droit puisque, du propre aveu de votre héros, comme vous l'appellez un peu trop classiquement peut-être, il y avait entre eux l'*impossible* à franchir. Elle se maria avec le nouvel amant dont vous nous parliez tout à l'heure, car, quelque myope, laid et bête qu'il fût, au dire du manuscrit, Marguerite put le trouver parfaitement à son goût. Et Louis se consola en rimant des satires et des élégies contre l'amour. C'est une ressource qui ne manque jamais à la vanité des poètes, et que, pour ma part, je ne leur envie pas, tant elle est devenue insipide, ennuyeuse et banale.

— Il me semble, dit notre ami en regardant son interlocutrice au beau milieu des yeux, que vous tranchez un peu cavalièrement la question. Si le hasard eût fait, dites-moi, (c'est une pure supposition, bien entendu,) que vous

fussiez vous même Marguerite , est-ce que vous auriez agi comme vous venez de le dire ?

— Oh ! sans le moindre scrupule , s'écria-t-elle en riant.

— Eh bien ! moi , à la place de Louis , j'aurais usé d'une infernale représaille. Car, passe encore d'être dédaigné, trahi, brisé par une femme dont on a été le maître absolu, a qui on a tout sacrifié , qui vous hait et vous méprise en échange et que pourtant on n'a ni la force ni le pouvoir d'abandonner ; mais la voir heureuse aux bras d'un autre , la voir surtout insulter à vos souffrances du haut de ses joies impies, vous conviendrez que c'est trop fort. Jen appelle à l'auditoire qui nous écoute et qui nous juge. Louis eût été un imbécile et un idiot si, dans l'hypothèse que vous posez , il ne s'était pas vengé.

— Et de quelle manière eût-il pu se venger, demanda la jolie brune avec une curiosité inquiète ? Voyons, Monsieur, trouvez un moyen qui ne soit ni une brutalité, ni une lâcheté, ni une perfidie.

— Brutalité , lâcheté , perfidie ! reprit notre ami , en appuyant à dessein sur cette terrible litanie. Le nom d'un acte de cette nature , dépend beaucoup du point de vue où l'on se place pour le juger, et ce qui peut sembler un crime moral dans certaines conditions, peut être une représaille fort légitime et très méritée dans d'autres. Il n'y a rien d'absolu dans cet ordre de choses. Quoiqu'il en soit, voici ce que je trouve à opposer à la conclusion que vous venez d'émettre. J'en ferai, si vous le permettez et sauf meilleur avis, le dénouement que nous cherchons.

Je dirai que Louis, indigné de la conduite de Marguerite, exaspéré de la perdre pour jamais et cependant toujours plus amoureux d'elle.....

— L'assassina? interrompit brusquement et avec effroi la jeune fille.

— Pas le moins du monde, continua tranquillement notre ami, c'est pire encore. Seulement vous me faites remarquer que cet amour, que je suppose être arrivé chez Louis à son paroxysme, justifierait assez votre terreur. Je modifie donc mon dénouement de cette manière : Je dirai que Louis, dégoûté d'elle depuis qu'il ne l'estimait plus et depuis qu'elle avait perdu la double beauté du corps et de l'âme dont il avait été si épris, indigné cependant de la conduite de Marguerite à son égard, attendit en silence, et sans paraître y faire attention, le mariage de son ancienne amante avec le jeune homme dont je vous ai parlé; que, le jour même du mariage, pendant que Marguerite, toute parée, attendait son fiancé pour aller célébrer cet édifiant hymen, il fit appeler celui-ci et déploya devant lui, avec beaucoup de calme et de sang-froid, le portrait de Marguerite, portrait qu'un ami de Louis avait dessiné de souvenir, et qui était d'une ressemblance inouïe; les tresses de cheveux que Louis lui avait dérobées, un soir qu'elle dormait presque dans ses bras dans la ferme de Baptiste, et enfin toutes les lettres pleines de serments, de baisers et de protestations d'amour que Marguerite lui avait écrites. Et je finirai par dire qu'il arriva naturellement que le futur époux maudit sa fiancée et la laissa dans ses robes de noce à la disposition de quiconque serait plus indulgent que lui. J'ajouterai même que Louis

renouvella cette atroce vengeance toutes les fois qu'un parti sérieux se présenta pour Marguerite.

— Ceci serait plus qu'une lâcheté, dit la jeune brune; ce serait une infamie, et vous-même vous ne la commettriez pas.

— Qui sait? dit mélancoliquement notre ami. Si j'aimais, comme Louis, une femme comme Marguerite, je ne dis pas que, dans la même occasion, je fisse différemment.

— Et vous feriez très bien, nous écriâmes-nous tous ensemble, en lui serrant les mains à l'envi.

Notre ami prit les doigts de sa jolie adversaire et les baisa avec une galanterie affectueuse qui calma beaucoup l'irritation de cette dernière. Vers la fin du récit de notre cher narrateur, le ciel avait presque repris sa sérénité et le tonnerre ne grondait plus derrière les gorges du Faron, que pour annoncer que l'orage se perdait dans les lointains. Il s'enveloppa de son long burnous à franges rouges, et reprit le chemin de la ville d'où le choléra, à partir de cette époque, commença à disparaître, et où nous rentrâmes quelques semaines après, tout émus encore du souvenir des amours de Louis et de Marguerite.

Ch. PONCY.

1847.



NOTE

SUR

QUELQUES TOMBEAUX

DÉCOUVERTS DANS LES FOUILLES EXÉCUTÉES

A LA

CASERNE DE LA VISITATION, A TOULON.

Par M. PRÉVOST, capitaine du génie.



Le capitaine du génie, Denfert, mon camarade, chargé de faire construire un pavillon pour des latrines, dans la cour de la caserne de la Visitation, a trouvé, dans les fouilles qu'il a fait exécuter, quatre cercueils en briques dont je vais donner la description.

Lorsque les travaux actuels n'étaient pas commencés, on trouvait, à gauche, en entrant dans la cour de la caserne, un mauvais petit bâtiment contenant une fosse d'aisance à l'usage des soldats; la fosse pouvait avoir, en moyenne, un mètre seulement de profondeur, elle était insuffisante et l'on s'occupe actuellement de la remplacer par une beaucoup plus vaste.

Les fouilles ont d'abord traversé une couche de terrain de remblai, formé d'une véritable terre végétale, d'un véritable humus, dont l'épaisseur a varié de 4^m,60 à 4^m,00 sur toute la superficie de la fosse. Après ce terrain de transport, les ouvriers ont rencontré le terrain d'un rouge-pâle qui forme la base du sol de Toulon et de ses environs. C'est un mélange de cailloux calcaires entourés de sable et d'argile ferrugineuse formant un tout assez compacte, mais qui cependant se désagrège assez facilement sous l'action des outils ordinaires de terrassier : il porte, dans le pays, le nom de *safre*. Dans la ville même, le safre est recouvert par les remblais qui ont servi à créer les rues du Toulon actuel, remblais pris dans le travail d'excavation des bassins. Le safre montant en pente douce de la mer vers le pied de Faron, ne tarde pas à apparaître à la surface du sol en dehors de la ville ; on le voit sur les Lisses ; il forme le terrain du Cimetière et du Camp retranché, et c'est lui qui donne à la légère couche d'humus qui le recouvre, la teinte rougeâtre qu'offre la campagne de Toulon. Enfin, nous voyons que le soulèvement de Faron a relevé le safre en pentes très raides qui se terminent à une ligne passant à peu près par les forts Saint-Antoine et Faron, et qui forme la limite de la végétation actuelle de la montagne.

En résumé, avant les travaux des bassins, le safre était le sol de l'emplacement de Toulon.

Pour en revenir à nos fouilles, je dirai que les ouvriers, en atteignant la couche du safre, découvrirent un cercueil formé de ces tuiles à crochet d'un si fréquent usage chez les Romains pour couvrir leurs maisons ; bientôt

trois autres cercueils pareils furent mis au jour; ils étaient placés sensiblement sur un même alignement et à peu près parallèles; leur direction différait peu de celle de la méridienne; l'un d'eux était sous le mur de clôture de la cour dont les fondations n'étaient distantes que d'un décimètre de la partie supérieure du cercueil; il est étonnant qu'en fondant ce mur, on n'ait pas trouvé le tombeau. Ces quatre cercueils étaient placés à des profondeurs inégales, le premier découvert, ainsi que celui placé sous le mur de la cour, c'est-à-dire les deux cercueils extrêmes n'étaient enfoncés dans la terre rouge que de leur hauteur simplement, ils n'avaient pas un décimètre de terre au-dessus de leur partie supérieure; je fais abstraction du remblai dont j'ai parlé, et qui, je l'ai déjà dit, recouvre le safre sur une hauteur de 4^m,60 à 4^m,00 environ. Aussi, dans ces deux tombeaux, n'avons-nous trouvé que des débris à peine reconnaissables d'ossements humains; le premier découvert, c'est-à-dire le plus éloigné du mur de clôture, présentait en outre des traces de matière charbonneuse. Tous les deux étaient remplis de terre qui avait pénétré à l'aide des nombreuses fractures des tuiles formant le couvercle du cercueil. Quant aux deux tombeaux intermédiaires, ils étaient placés à environ cinquante à soixante centimètres plus bas que les deux extrêmes; le safre qui les recouvrait avait repris sa dureté, aussi l'examen a-t-il offert dans chacun d'eux un squelette parfaitement conservé, couché sur le dos et ayant à ses pieds un vase en poterie. Ces vases avaient, du reste, été brisés par suite de l'affaissement des tuiles, et j'ai oublié de dire que des fragments de vases pareils

avaient été retrouvés dans les deux premiers cercueils dont j'ai parlé, seulement ils étaient placés à l'endroit où devait être la tête du mort, à moins toutefois que dans ces divers cercueils on n'ait pas placé les têtes partout à la même extrémité et qu'on ait interverti la position des corps.

Les croquis qui accompagnent cette note, et qui sont exécutés à l'échelle d'un décimètre pour mètre, font connaître la forme des briques à rebords et la manière dont elles étaient placées pour recouvrir le corps. On voit dans la fig. 5 représentant une coupe perpendiculaire à l'axe du cercueil, comment les choses étaient disposées. Quand on était arrivé à la profondeur *AB*, où l'on voulait mettre le cadavre, on creusait encore une petite excavation *abcd*, de quelques centimètres, dans laquelle on mettait le corps sans cercueil en bois, et on le recouvrait tout simplement avec une succession de deux tuiles à rebord en forme de toiture; le tout formait une longueur de 1,80 à 1,90; un vase dont le dessin exact se voit dans la coupe (fig. 6) était placé aux pieds du mort, et deux tuiles pareilles à celles qui le recouvraient étaient placées aux deux extrémités, de manière à fermer tant bien que mal cet espèce de conduit triangulaire. Enfin, une suite de tuiles creuses faîtières était posée sur l'arête supérieure de cette toiture; on remblayait ensuite la fosse. Les tuiles n'étaient reliées par aucun mortier.

Il y a peu de choses à dire sur les briques à rebord trouvées à la Visitation, ce genre de matériaux est suffisamment connu des antiquaires. Je dirai, toutefois, que les dimensions de celles-ci sont plus considérables que celles des

briques qu'on trouve ordinairement, leur poids est par suite plus grand et semble faire croire qu'elles étaient plutôt destinées à recouvrir des terrasses que des toitures en charpente. L'usage des briques à rebord s'est conservé en Italie, où j'en ai employé pendant la campagne de Rome; je lis dans le cours de constructions fait à l'école de Metz par le commandant Ardant, que ces briques sont encore en usage dans certaines parties du midi de la France, mais j'ignore où on les emploie. Ces tuiles sont parfaitement rectangulaires et n'ont pas la forme de trapèzes (fig. 7), ainsi que cela se rencontre dans plusieurs tuiles anciennes et modernes. Le but de cette forme en trapèze était un but de solidité, les tuiles s'encastrent en tendant à former le coin et à se resserrer les unes les autres. Dans les nôtres, le même résultat s'obtenait à l'aide du rétrécissement du rebord qui est moins large en gh qu'en fe (fig. 4), de sorte que c'est la figure formée par les bords intérieurs des crochets eh eh , qui a la forme du trapèze voulu et qui empêche ainsi le glissement des tuiles l'une sur l'autre. Les rebords en crochets ne viennent pas d'un côté de la brique jusqu'à l'extrémité rs de cette brique, ils s'arrêtent à un plan ih , taillé en biseau. De l'autre côté ils vont jusqu'à l'extrémité ef de la tuile. Sous ces dernières extrémités, sur l'autre face de la tuile, se voient des encastremens $xyzw$ (fig. 2), destinés à venir s'engrener dans l'extrémité ih des crochets alors qu'on viendra poser la partie $xyx'y'$ de la tuile (fig. 2), sur la partie rs de la tuile (fig. 4), pour former la couverture de la toiture à exécuter.

Des coupes suivant les lignes lm , no , pq (fig. 3, 4, 5),

donnent une idée de ces briques à crochets dans leurs différents points. On voit qu'à partir de l'extrémité, l'arête intérieure de chaque rebord est abattue en biseau jusqu'à l'autre extrémité ; on y voit aussi qu'au pied de chaque rebord l'ouvrier a tracé un sillon avec le doigt, dans le but de former une petite rigole favorable à l'écoulement des eaux qui auront ainsi moins de tendance à remonter le long des crochets.

Du côté du bord *e f*, les tuiles offrent sur la face située entre les crochets deux ou trois empreintes circulaires concentriques ayant 0,40 à 0,42 de rayon et dont le centre est sur le bord *e f* même (fig. 4) : c'était sans doute la marque du fabricant.

Quant aux tuiles faitières qui surmontent le cercueil, elles ressemblent à toutes celles trouvées jusqu'à ce jour, je dirai seulement que leur courbure est plus prononcée, elles sont presque demi-cylindriques et le rayon de courbure est plus petit que d'ordinaire.

A quelle époque remonte la construction des sépultures trouvées à la Visitation ? telle est la question qui se présente naturellement à l'esprit. Il est d'abord certain que les bâtiments du couvent sont de beaucoup postérieurs aux cercueils puisque l'un des murs de la cour a été bâti, justement au-dessus de l'un d'eux sans qu'on ait soupçonné sa présence. Les premiers coups de pioche des ouvriers ont amené au jour plusieurs *sous* de la République et de Louis XVI tombés probablement dans la fosse d'aisance qu'on vient de démolir. Plus bas, un peu avant d'arriver au safre, on trouva une pièce de cuivre mince et du diamètre d'un de nos sous. J'ai cru lire sur cette mo-

naie la date 1494 à moitié effacé, et l'examen de la tête, qui reste à peine visible, joint au nombre VIII qu'on lit distinctement sur la pièce, me fait croire que cette pièce est bien frappée à l'effigie du roi de France Charles VIII.

Ce fut en 1494 que ce prince passa le mont Genève pour entrer en Italie pendant que les bagages de son armée descendaient le Rhône pour aller s'embarquer à Marseille. Depuis cette époque la Provence fut nécessairement le séjour presque continuel de corps de troupes appartenant aux armées des rois Charles VIII, Louis XII, François I^{er}; il est certain que plusieurs monnaies furent frappées en Provence à l'effigie des deux premiers, avec les désignations de *comes Provinciae*, et, *comes Provinciae et Forcalquerii* (comte de Provence et de Forcalquier). La position de Toulon, si importante pour nos rois guerroyant en Italie, dut attirer leur attention, et Louis XII y fit exécuter de grands travaux, notamment les fondations de la Grosse-Tour.

Les cercueils sont de l'époque du haut empire romain, comme le prouve une médaille trouvée dans l'un d'eux. C'est un petit bronze de l'époque des premiers Antonins: peut-être la pièce a-t-elle été frappée en l'honneur d'Ælius César Antoninus, premier fils adoptif d'Hadrien. Quoique le dessin de la tête et des lettres soit correct, le bord légèrement taillé en biseau indique un atelier de fabrication moins parfait que ceux qui existaient à Rome à la même époque. Au revers on voit un cerf levant la tête et regardant à droite. Devant le portrait du cerf se lit un K, et entre l'extrémité des cornes et la croupe de l'animal on voit une lettre qui est une L ou un V. Ces deux lettres

remplacent le S. C. qui ne manque presque jamais au revers des pièces de bronze, depuis Hadrien jusqu'à Gallien ; ces deux lettres indiquent, par suite, que la médaille est une coloniale-impériale et non une monnaie frappée à Rome. S'en suit-il que la pièce a été frappée dans le pays ? Non. Elle peut y avoir été apportée par l'individu qui est venu mourir à *Telo Martius*. Le cerf était un animal consacré à Diane et se retrouve fréquemment sur les médailles des villes où le culte de cette déesse était en honneur, notamment à Éphèse ; peut-être indique-t-il ici des jeux du cirque où plusieurs de ces animaux auraient péri ?

Je laisse à de plus forts en numismatique le soin de déterminer l'importance de notre médaille.

La nature des briques et des vases trouvés ne peut donner aucun indice sur l'époque de ces tombeaux. La pâte de l'argile est généralement plus fine que celle des tuiles et poteries fabriquées dans le département du Var, il n'y a que les argiles de Salernes, près Draguignan, qui soient aussi fines que celles trouvées à la Visitation.

Quant à la forme des vases et à l'habitude qu'on avait de les mettre dans les cercueils, on ne peut en rien conclure ; non plus que de la forme des cercueils. Tous ces indices se retrouvent chez divers peuples, mais ils sont du moins, quant à la forme des sépulcres et des matériaux employés, l'indice d'une civilisation peu avancée et d'une population pauvre. Les Arabes de l'Algérie construisent des tombeaux analogues et y mettent aussi des vases en terre ; les premiers chrétiens, les Romains eux-mêmes ont souvent agi de la même manière. En 1835, lorsqu'on exécuta, à Toulon les travaux du cimetière neuf,

on trouva un assez grand nombre de tombeaux analogues, renfermant des médailles de princes antérieures aux Antonins, il paraît aussi que les travaux d'exécution de la porte d'Italie et du fort Sainte-Catherine avaient fait découvrir un grand nombre de sépultures pareilles. Une personne très compétente en pareille matière, pense que ces tombes si nombreuses proviennent de soldats morts sur un champ de bataille et il s'appuie sur ce que dans les travaux du cimetière, on n'a trouvé aucun cercueil d'enfant; mais plusieurs objections peuvent être faites à cette opinion. 1° Son auteur, averti trop tard, n'a pu bien examiner lui-même tous les tombeaux. 2° Dans plusieurs localités les enfants avaient une sépulture à part. 3° Bien que les cercueils dont-il s'agit soient rapidement construits, il n'en eut pas moins été fort long d'ensevelir ainsi, un à un, chaque soldat; on aurait retrouvé des fragments d'armes au lieu de lampes et de vases qui indiquent des sépultures exécutées sans précipitation; on les aurait certainement jetés en bloc dans une fosse commune, si mieux on ne les avait tous brûlés sur un bûcher commun, puisque l'usage de brûler les morts était presque le seul en vigueur à cet époque. Dans nos guerres d'Espagne, sous l'Empire, les généraux français ont dû plusieurs fois faire brûler les corps des Espagnols tués dans différents sièges (Voir Belmas, *Histoire des Sièges de la Péninsule*); ils trouvaient dans ce moyen un expédient plus rapide que l'enterrement pour se débarrasser des cadavres de leurs ennemis restés sur le sol des attaques d'une ville.

Les diverses découvertes de ces cercueils ont donc mis à jour plusieurs nécropoles situées hors de Telo Martius,

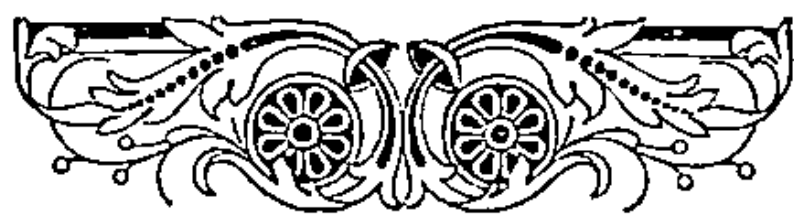
nécropoles dont la grandeur indique une ville considérable composée probablement des habitations des pêcheurs du murex qui alimentait la fabrique de pourpre située au fond de la rade. Mais ici se présente une question. Pourquoi ne brûlaient-ils pas leurs morts, eux, les voisins de l'Italie où l'usage du bucher était universellement répandu depuis l'époque de Sylla? et pourquoi, ne les brûlant pas, les enterraient-ils si peu profondément? Les plus profonds ne sont pas à 1^m,20 au-dessous du sol ancien de la localité. Il est difficile de répondre à ces questions.

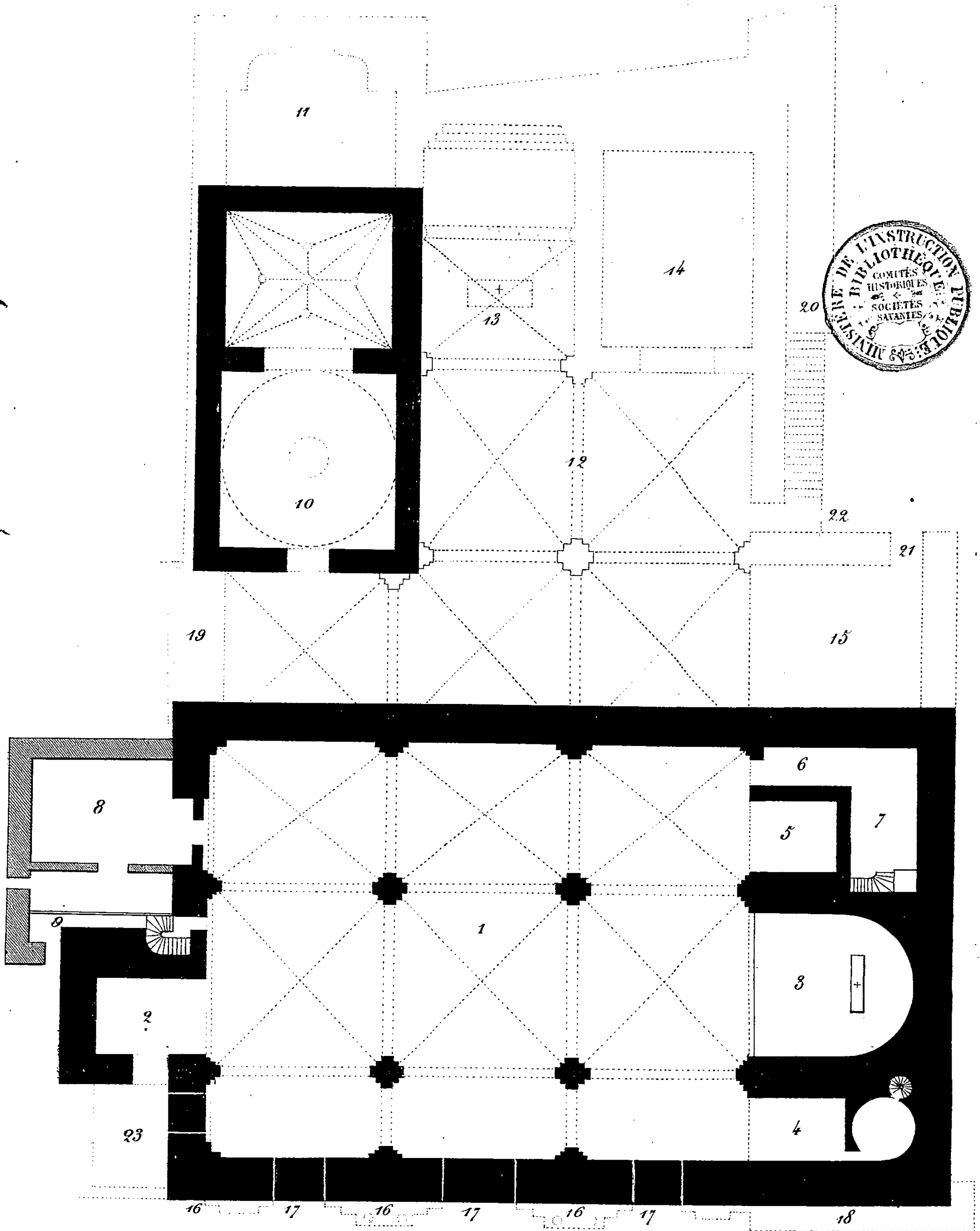
Peut-être le christianisme était-il déjà assez répandu dans la Provence pour avoir fait introduire à cette époque l'usage de l'inhumation? peut-être les peuples du littoral du Var n'avaient-ils jamais adopté l'usage du bûcher qui, je le répète, ne devint général à Rome que sous Sylla; avant ce dictateur l'enterrement était fréquemment pratiqué? Je ne serais toutefois pas surpris que le premier cercueil découvert ne renfermât les résultats d'une combustion: des cendres, du charbon, quelques fragments d'os blanchis y ont été trouvés et porteraient à justifier cette hypothèse: c'était, de tous, le moins profond des tombeaux au-dessous du sol ancien. Quant aux deux plus bas placés, les corps y ont évidemment été mis avec leurs chairs et ont dû s'y conserver longtemps. Nous avons trouvé un humérus relié encore par un fragment de cartilage aux os du bras; l'ouvrier qui me le montrait faisait jouer la charnière comme si elle eut appartenu à un corps enterré la veille. Ce fait m'avait donné l'espoir de retrouver des cheveux, qui se conservent encore plus longtemps

que les cartilages , mais je n'en ai pas trouvé ; peut-être que leur peu de longueur les a fait disparaître dans la terre qu'on remuait. La tête de l'individu présentait un crâne très épais que j'ai conservé ; on voit par ses dents, dont pas une ne manquait , que c'était un homme ayant dépassé l'âge mûr ; les incisives sont plus usées que les molaires, un défaut de conformation dans les mâchoires avait même déterminé une singulière usure en forme de biseau, des incisives les unes sur les autres.

Toulon, 26 mars 1854.

F. PRÉVOST,
Capitaine du génie.





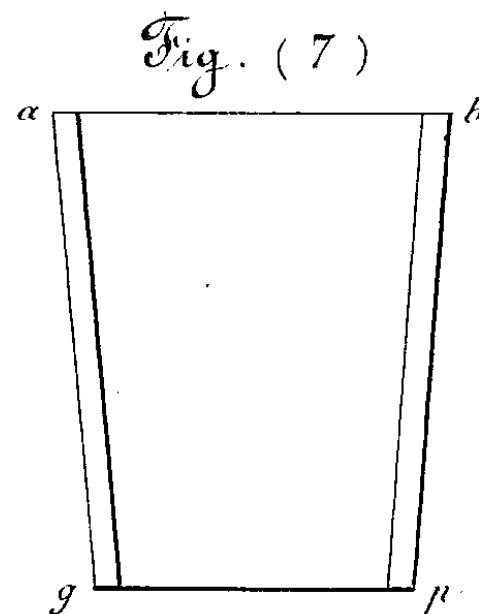
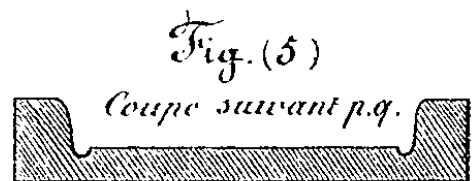
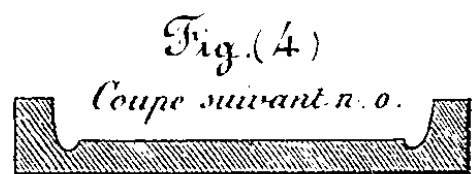
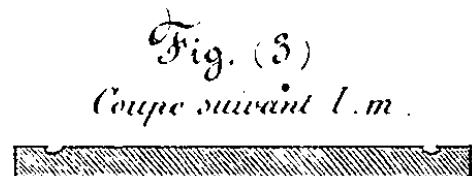
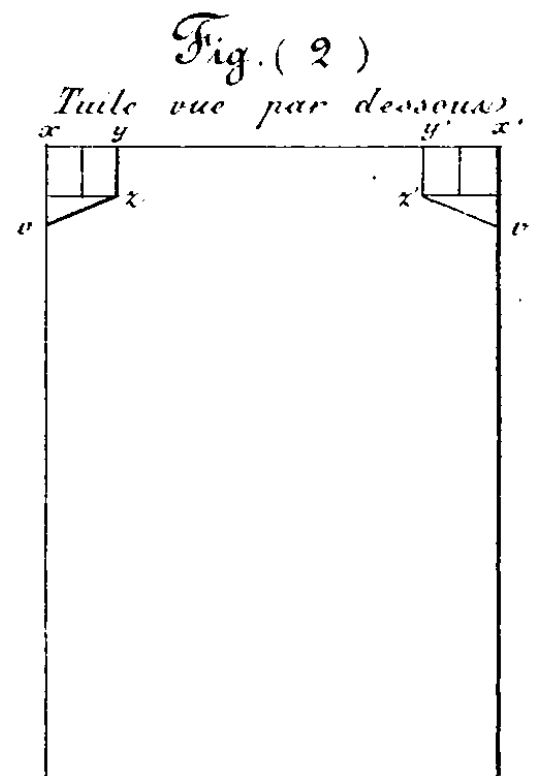
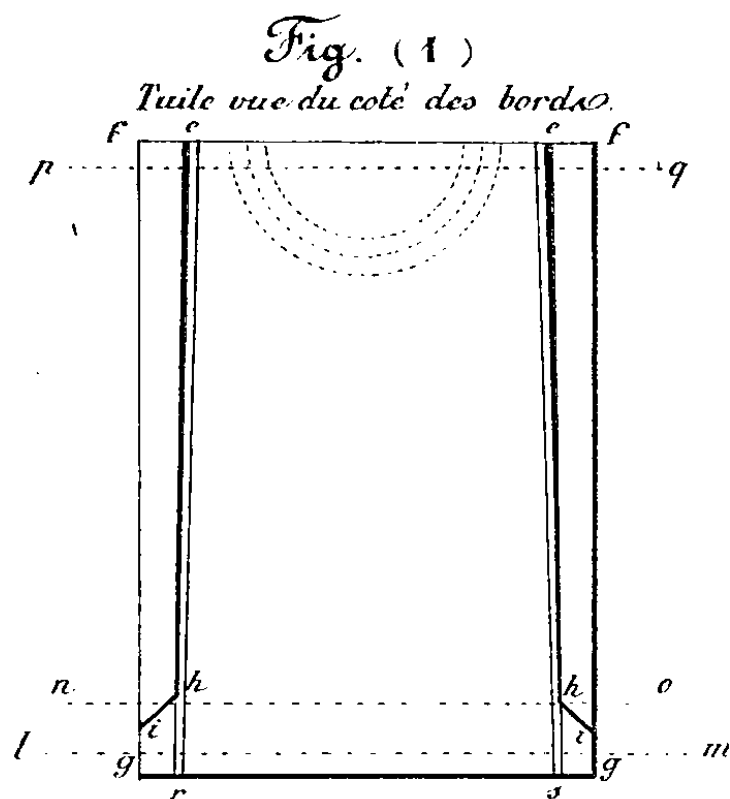
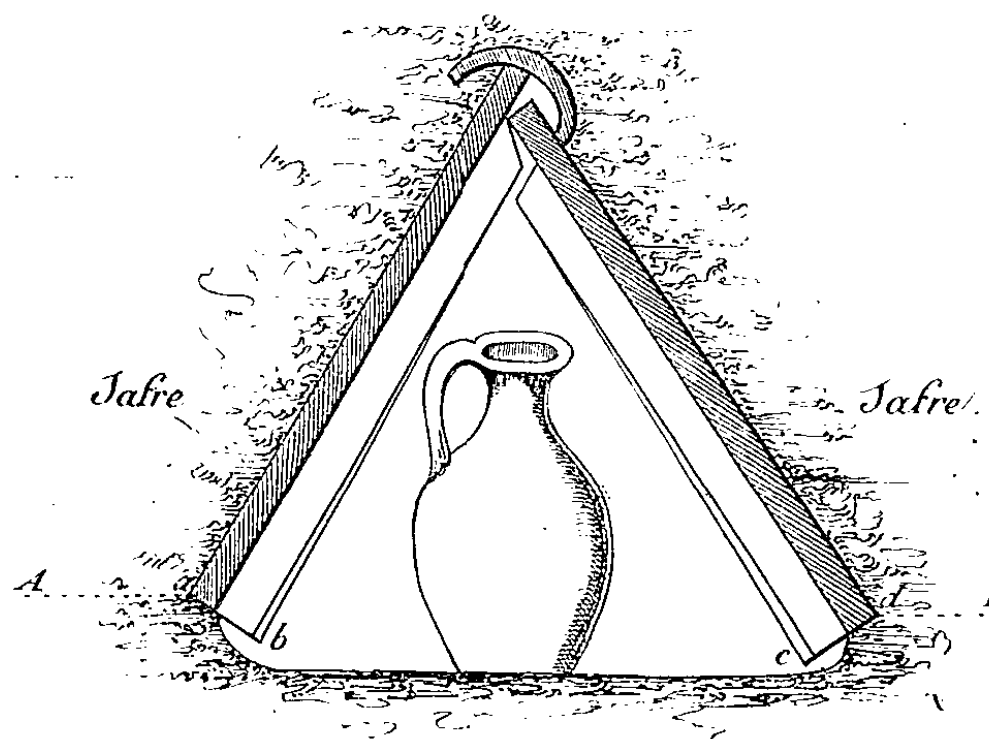


Fig. (6)
Coupe perpendiculaire à l'axe d'un cerceuil.



La largeur totale d'une de ces tuiles est de $0,372^m$.
 Sa longueur $0,515^m$.
 Son épaisseur $0,025^m$.
 La largeur du rebord à l'extrémité f.e. . $0,035^m$.
 id. id. id. g.h. $0,025^m$.
 La hauteur du rebord en f.e. est de . $0,004^m$.
 id. id. en h. est de . $0,035^m$.

Lith. Gabert, R. Neuve, 33, à Toulon.

Echelle de $0,10^m$ pour 1 mètre.

